



hebdomadaire de la Fédération anarchiste, adhérente à l'Internationale des Fédérations anarchistes

[www.monde-libertaire.fr](http://www.monde-libertaire.fr)

ISSN 0026-9433

« Il est grand temps de rallumer les étoiles. »

Guillaume Apollinaire



# Séquestrons les patrons

M 02137 - 1728 - F: 2,00 €



Dieudonné, militant fasciste **PAGE 8**



Nous ne cacherons pas notre satisfaction à l'annonce de l'interdiction, à Nantes, du spectacle de l'infâme Dieudonné. On n'ira pas, pour autant, saluer l'action du ministre de l'Intérieur, Manuel Valls, qui, pour sûr, ne s'attaque à l'humoriste fasciste que pour détourner l'attention de la classe ouvrière des autres maux qui l'oppriment au quotidien. C'est pourquoi nous n'accorderons pas plus d'une page à cette affaire dans le présent numéro du *Monde libertaire*, préférant creuser du côté des luttes en cours dans le monde travail, et notamment celle des salariés de Goodyear qui, en séquestrant deux de leurs cadres, témoignent que la radicalité de la lutte des classes n'a pas été tout à fait noyée dans la tambouille Bonnets rouges. Dans la foulée, nous apprenions l'appel de la CGT à une journée de grève et de manifestation pour le 6 février prochain, et ce pour protester contre la politique du gouvernement socialiste, qui n'en finit plus d'offrir à l'ennemi de classe – le patronat – de précieux cadeaux (ANI à répétition, crédit impôt compétitivité emploi, pacte de responsabilité, etc.). L'intention de la confédération syndicale est louable, mais on doute qu'en se limitant à si peu les salariés arrivent à bouleverser la donne. À moins que, sans attendre les consignes d'en haut, ils décident eux-mêmes, à la base de l'organisation de classe, de faire de ce 6 février autre chose qu'une petite balade hivernale. Mais pour cela, encore faudrait-il que le désir d'autonomie du prolétariat ravive sa flamme. D'autant qu'avec la proche arrivée des élections municipales, il est plus que probable que certains tournent à nouveau leur espoir vers les urnes. Pour, à nouveau, se faire avoir.

## Actualité

- À propos de prise d'otages**, par J.-P. Levaray, page 3  
**Cinquante ans de CFTD**, par R. Pino, page 4  
**Météo syndicale**, par J.-P. Germain, page 6  
**Nouvelles des fronts**, par H. Lenoir, page 7  
**Dieudonné, un fasciste sur les planches**, par Bali, page 8

## International

- Sharon, la charogne**, par Justhom, page 9  
**Voyage dans l'isthme de Tehuantepec**, par G. Lapierre, page 10

## Arguments

- Bien écrire pour faire mal**, par N. Potkine, page 12  
**De l'écotaxe à... l'essentiel**, par J.-P. Tertrais, page 15

## Histoire

- La revue La Rue**, page 18

## À lire, à voir

- Le cœur d'Athènes en révolte**, par T. Guilabert, page 20  
**Ces clowns qu'on croit connaître**, par P. Schindler, page 21

## Illustrations

- Jhano, Kalem, Krokaga, Manolo Prolo, Nemo**

### Tarifs

(hors-série inclus)

- 3 mois, 12 n<sup>os</sup> hebdomadaires, 1 n<sup>o</sup> hors série, les gratuits  25 €  
6 mois, 18 n<sup>os</sup> hebdomadaires, 2/3 n<sup>os</sup> hors série, les gratuits  50 €  
1 an, 35 n<sup>os</sup> hebdomadaires, 5/6 n<sup>os</sup> hors série, les gratuits  75 €

Règlement à l'ordre des Publications libertaires, à joindre au bulletin à renvoyer à :

**Publications libertaires, 145, rue Amelot, 75011 Paris, 01 48 05 34 08**

Nom \_\_\_\_\_ Prénom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_ Ville \_\_\_\_\_

### France et étranger

### Bulletin d'abonnement

#### Abonnement de soutien

1 an  95 €

Pour les chômeurs, les étudiants et les bénéficiaires du RSA, 50 % de réduction en France métropolitaine et gratuit pour les détenus. Les chèques tirés sur des banques hors France subissant une taxe exorbitante (plus de 15 euros), nous vous demandons d'effectuer vos paiements par virement bancaire international (IBAN: FR76 4255 9000 0621 0076 4820 363). (BIC: CCOPFRPPXXX)  
Pour tout changement d'adresse, joindre la dernière feuille de routage.

# Vous avez dit « prise d'otages » ?

BON, je sais que, parmi les lecteurs du *Monde libertaire*, il n'y a pas que des salariés et des prolos, mais je ne sais pas pour vous, mais moi, il y a un truc que j'aime bien, lors d'un conflit social dur (suite à une annonce de suppression d'emplois, par exemple), c'est lorsque, au milieu d'une de ces sempiternelles réunions de négociations, tout le monde déboule et envahit la salle. Tout le monde dit ce qu'il a sur le cœur, la tension monte, le taulier desserre sa cravate, la DRH se plonge dans la lecture de ses notes... On peut dire que c'est assez jouissif. On se fait entendre. Et puis, voilà qu'à un moment des collègues disent : « De toute façon, on ne vous laissera pas partir tant qu'on n'aura pas obtenu satisfaction. » Et ça dure des heures et des heures. Les cadres dirigeants, dans leur formation, au même titre qu'un stage de saut à l'élastique dans le Vercors, ont été formés à ce type d'action. Ce qui n'empêche pas certains de péter les plombs ou de se jeter sur leurs cachetons de Prozac. Certains manifestants plus énervés veulent mettre une baffe au boss, ou un truc comme ça, mais en France, on est raisonnable et il y a toujours quelqu'un pour calmer le jeu (en Chine ou en Indes, il y a eu quelques exemples un peu plus violents ces derniers temps). C'est lorsque ça commence à durer que les médias parlent de « prise d'otages » ou de « séquestration ». Les grands mots sont lancés. C'est simplement la criminalisation du mouvement social. Retenir ses patrons à la table des négociations devient un délit. Comment s'en étonner lorsque brûler une poubelle lors d'une manif un peu chaude passerait pour un acte de terrorisme ?

Comme le disent les salariés de Goodyear : « Il est quand même ahurissant de constater que les patrons bretons qui détruisent du matériel urbain obtiennent des milliards d'aides et que des salariés qui ne demandent qu'à garder leur emploi ont comme seule réponse une criminalisation de leur combat et, en retour, un matraquage de la part des CRS et certains médias à la solde du pouvoir en place. »

Cela fait sept années que les salariés de Goodyear Amiens Nord se battent contre la fermeture de leur site. D'après l'enquête parlementaire, c'est en 1995 que Goodyear a décidé de se débarrasser de cette usine, mais elle a pris son temps. Pas facile pour une multinationale qui engrange des bénéfices de parler de dépôt de bilan, elle a donc étudié des stratégies qui se sont mises en place au fil des années, pour aboutir, en 2007, à de premières véritables attaques. Chantage à l'emploi, dégradations des conditions de travail. Lorsque l'usine voisine Goodyear-Dunlop a connu ses premières restructurations, les salariés d'Amiens Nord ne se sont pas laissés

faire. Pour faire face à la multinationale américaine, ça n'a pas toujours été simple. Il s'agit d'un patronat de combat, droit dans ses bottes et tenant de la pensée libérale où le « dialogue social » ne fait pas partie de son vocabulaire.

N'empêche que, pendant ces sept années, les Goodyear, par leurs luttes, qu'elles soient sociales ou juridiques, ont réussi à tenir et à retarder les échéances.

Il y a deux ans, les dirigeants de Goodyear ont voulu passer la main en trouvant un repreneur, M. Taylor, fabricant de pneus Titan pour les engins agricoles. Le passage chez Titan se faisait avec de la casse (plus de 500 départs « volontaires »). Mais c'était aussi sans compter sur un nouveau patron de choc, encore plus réac et méprisant, traitant les salariés français de fainéants, les grévistes de bandits, etc.

Le plan de restructuration, accepté dans un premier temps, a été refusé par les salariés. Et, mais je vous dis ça de façon très personnelle, je pense que les Goodyear, qui ont la plupart du temps plus de vingt ans d'ancienneté et des années de lutte, n'ont pas eu envie de se retrouver avec un patron pareil.

D'autre part, Hollande et Montebourg avaient promis, là aussi, qu'ils interviendraient et interdiraient les licenciements dans les groupes qui font des bénéfices. Dans les faits, aujourd'hui, Montebourg n'est plus qu'un agent commercial pour Titan, ce que dénonce la CGT Goodyear.

Début janvier, les 1 100 salariés de Goodyear, qui n'ont pas réussi, cette fois, à faire reculer le plan de suppression d'emplois, ont reçu leur lettre de licenciement. La fermeture de Goodyear Amiens (avec 2 000 sous-traitants) va avoir des conséquences désastreuses dans la région.

Ce qui explique les actions qui s'en sont suivies, comme cette « prise d'otages » suivie de l'occupation de l'usine et de la prise de guerre (250 000 pneus) qui sert à négocier, soit pour que l'usine continue à vivre et à produire, soit pour obtenir une très forte prime de licenciement. Comme l'ont fait les Conti en leur temps, d'autant qu'avoir sur son CV un passage chez Goodyear Amiens Nord ne va pas aider à retrouver un emploi.

Jean-Pierre Levaray

Groupe de Rouen de la Fédération anarchiste



# De l'autogestion syndicale à la collaboration de classes

Cinquante ans de CFDT

« C'est par la lutte de classes et de masse que se réalisera la transformation démocratique et socialiste de la société. »

37<sup>e</sup> congrès de la CFDT à Annecy (1976)



## Ramón Pino

Groupe Salvador-Seguí  
de la Fédération anarchiste

2014 : certains vont commémorer le centenaire du début du premier conflit mondial, d'autres le bicentenaire de la naissance de Bakounine; la Confédération française démocratique du travail (CFDT) s'apprête, elle, à fêter ses cinquante ans d'existence. Le raout aura lieu lors de son prochain congrès, en juin, à Marseille. On sait déjà que le poste de secrétaire général restera aux mains de Laurent Berger (élu en 2012), par contre la commission exécutive sera, elle, remaniée. Sans doute aussi l'occasion pour la CFDT de retoucher sa déclaration de principes. Rappelons que le texte fondateur entérinait la « déconfessionnalisation » de cette organisation issue de la Confédération française des travailleurs chrétiens (CFTC). La rupture fut donc consommée en novembre 1964, une partie des minoritaires choisissant de rester à la CFTC, les majoritaires abandonnant la référence chrétienne et la remplaçant

par la « démocratique » (mais conservant toutefois des références à « l'humanisme chrétien »), et fondant, donc, la CFDT.

### L'euphorie post-soixante-huitarde

Quatre ans plus tard, dans la foulée de mai 1968, la donne syndicaliste allait changer : la CGT, principale organisation syndicale – et de loin – à l'époque, se montrait très claire et ferme, par le truchement de sa direction confédérale avec à sa tête l'ineffable Georges Séguy : pas d'union avec les étudiants en grève (surtout avec le rouquin à moitié allemand et complètement juif...), et pas de casse dans les entreprises occupées (on occupe, on entretient le matériel, on tape le carton, mais surtout on n'exproprie pas les patrons et on ne produit pas pour la classe ouvrière : « Pas de provocations camarades... »). Cette attitude réactionnaire, contre-révolutionnaire de la CGT lui vaudra

une véritable hémorragie dans ses effectifs.

Force ouvrière (FO), dirigée par André Bergeron, continuait de ronronner et de développer sa « stratégie de concertation » avec le patronat, méritant haut la main le « stylo d'or » de la signature d'accords qu'ils étaient les seuls à accepter.

Ces deux centrales – surtout la CGT – étaient de plus en plus critiquées pour leur comportement pendant le mouvement des occupations. Une opportunité s'offrait donc à la toute jeune CFDT de gonfler ses effectifs aux dépens, notamment, de la CGT, en ratisant très large parmi la jeunesse révoltée. Pour cela, elle basa sa stratégie sur un concept « nouveau », qui était la tarte à la crème de toute la gauche (excepté le PCF) et de l'extrême gauche : l'autogestion. Évidemment, des sociaux-démocrates, des léninistes ou des marxistes-léninistes autogestionnaires, ça relevait du plus haut comique pour nous libertaires qui avions à l'esprit l'exemple des collectivisations pendant la révolution espagnole. Quant à une CFDT autogestionnaire, on ne se faisait aucune illusion là-dessus, mais nous avons été un grand nombre à y adhérer pour la simple raison qu'il nous était facile de tenir un discours vantant l'autogestion dans nos entreprises, et d'expliquer ce que nous entendions, nous, par socialisme autogestionnaire. Edmond Maire, alors secrétaire de la CFDT, dans un grand numéro de démagogie, allait même jusqu'à affirmer dans *Le Monde* du 19 octobre 1972 : « Il y a eu deux grands courants socialistes, celui qui est jacobin, centralisateur, autoritaire comme dans les pays de l'Est. L'autre, le socialisme libertaire, anarcho-syndicaliste, autogestionnaire, c'est celui que nous représentons. »

Évidemment, rien de sincère dans cette affirmation, mais bien une manœuvre pour se développer aux dépens de la CGT autoritaire et inféodée au PCF (c'est le moins qu'on puisse dire). L'année suivante, la grève de LIP cristallisera tout ce que le pays comptait de partisans de l'autogestion : « C'est possible, on fabrique, on vend, on se paie. »

### Le soufflé retombe

Mais la reprise en mains à la CFDT n'allait pas tarder ; après le ratisage, vint l'écroulement. La direction cédédiste commençait à trouver tous ces « gauchistes » un peu trop remuants, à commencer par les libertaires qui étaient alors assez nombreux – toutes organisations confondues – dans les structures confédérales de base. Tout en continuant d'affirmer son indépendance par rapport à tous les partis, les instances dirigeantes de la CFDT laissaient deviner leur préférence pour le Parti socialiste, lui donnaient son soutien, sans le donner, tout en le donnant ; ça s'appelait « l'autonomie engagée » et malheur à ceux qui étaient contre, à commencer par les libertaires. Tout commença, en 1976-1977, par la dissolution de l'union locale des VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> arrondissements pari-

siens, alors animée principalement par de (très) nombreux camarades de l'Alliance syndicaliste révolutionnaire anarcho-syndicaliste<sup>1</sup> et un de la Fédération anarchiste (ma pomme), regroupant des salariés des assurances, des banques et des grands maga-

---

## « Tout en continuant d'affirmer son indépendance par rapport à tous les partis, les instances dirigeantes de la CFDT laissaient deviner leur préférence pour le Parti socialiste. »

---

Motif de la dissolution de notre union local : les affrontements idéologiques dans les réunions avec l'union départementale. Prétexe trouvé : notre collage, dans tout le IX<sup>e</sup> arrondissement, d'une affiche qui nous avait été inspirée par le comportement de la direction confédérale. Affiche tirée en sérigraphie avec un dessin<sup>2</sup> représentant un travailleur (salopette et casquette) portant sur son dos un capitaliste (cigare et chapeau haut de forme) et avec comme slogan : « Travailleur, comme ton patron, adhère au PS. » Le tout signé CFDT. Ça n'a évidemment pas fait rire les instances dirigeantes, qui se sont empressées de dissoudre l'UL et de récupérer notre local. Puis la chasse aux sorcières a continué : l'UD 33 dissoute en 1977, la section syndicale d'Usinor-Dunkerque (à l'époque la plus importante de la CFDT) dissoute en 1979, etc. En même temps se profilait la « modernisation » de la sidérurgie, qui allait supprimer 120 000 emplois de 1981 à 1984 (merci la gauche) et qui succédait aux fermetures d'usines à Longwy et dans tout le bassin lorrain en 1979 (merci la droite). Fermetures qui avaient provoqué grèves et manifestations extrêmement violentes, notamment à Paris où une dizaine de militants de la Fédération anarchiste furent interpellés, jugés et, pour certains, condamnés à des peines de prison<sup>3</sup>.

### « La chasse aux coucous »

À la CFDT, pour Edmond Maire, l'heure n'était plus à l'autogestion ni au socialisme libertaire, mais à la chasse aux « coucous », comme il dénommait toute l'extrême gauche qui « venait pondre ses œufs dans le nid de la CFDT ». Les exclusions de structures animées par des libertaires se succédèrent dans le silence assourdissant observé par nos « chers » camarades de la Ligue communiste révolutionnaire. Mal leur en prit, ils firent partie de la deuxième charrette, sauf ceux qui avaient choisi d'occuper les douilles postes de permanents syndicaux.

À partir des années 1980-1990, on assista aux départs, volontaires ou non, de nombreux adhérents qui fondèrent SUD

(principalement dans la santé, les PTT et la SNCF), laissant la CFDT glisser vers un syndicalisme, non plus de combat, mais de plus en plus réformiste, consistant le plus souvent à signer des accords reflétant les positions patronales ou gouvernementales (réforme des retraites, ANI...).

### Quel futur ?

Reste à savoir ce qui va être « relooké » dans six mois au congrès de Marseille : « l'humanisme chrétien », le « contrôle démocratique du pouvoir économique et politique » (qui contrôle ? qui dirige ?), la « construction d'une société démocratique » (sous l'égide du syndicat ?). Cinquante ans pour se déconfessionnaliser, puis tremper un pied dans la vague révolutionnaire de 1968, et revenir bien vite vers un réformisme inodore et sans saveur, en n'oubliant pas de recaser confortablement ses anciens dirigeants après qu'ils ont quitté leur fonction de secrétaire général. Ainsi Nicole Notat après avoir abandonné la direction de la CFDT, reprit l'agence de notation sociale en France, puis devint membre du conseil d'administration de la Compagnie française d'assurance pour le commerce extérieur ; avant elle, Jacques Chérèque s'était rendu célèbre avec sa formule (pas très lutte des classes) : « Il faut retirer les hauts-fourneaux de la tête des sidérurgistes lorrains. » Sûr que ces sidérurgistes n'ont pas eu le loisir d'être, comme lui, bombardé préfet, puis carrément ministre délégué à l'Aménagement du territoire. Quant à son fils François, plus modestement, il est devenu inspecteur général des affaires sociales, puis président de l'Agence du service civique, ce qui devrait lui permettre de couler des jours pas trop angoissants... Comme on peut en juger, la boucle est bouclée et le syndicalisme révolutionnaire n'est toujours pas à l'ordre du jour.

R. P.

1. Plus connue sous le nom d'Alliance syndicaliste. Organisation regroupant, dans les années 1970, des anarcho-syndicalistes adhérents à la CGT, à FO, mais surtout à la CFDT. Pour plus de détails, on peut consulter *À propos de l'Alliance syndicaliste* sur le site Monde-nouveau.net

2. Dessin dû au grand talent de René B., militant à l'époque à l'Alliance syndicaliste et aujourd'hui à la Fédération anarchiste.

3. C'est ainsi que notre camarade Patricio S. passa un mois à la prison de la Santé aux frais de l'État (pour une fois qu'on lui offrait quelque chose...).

## Brèves de combat

### Syndicalistes harcelés

Alors que le tribunal correctionnel de Roanne les avait relaxés et que le délai d'appel était écoulé, les cinq cégétistes poursuivis pour refus de prélèvement d'ADN ont appris que le parquet général de la cour d'appel de Lyon – le même qui avait demandé les prélèvements d'ADN – a interjeté l'appel du jugement les relaxant, ouvrant la voie à une nouvelle étape judiciaire.

### Les lois, c'est « nous qu'on les fait », d'abord !

La commission des lois du Sénat s'est prononcée contre le projet de loi interdisant de cumuler la fonction de député ou de sénateur avec un mandat exécutif local. Comme en septembre dernier, les sénateurs sont pour et s'excluent donc eux-mêmes du dispositif. Fastoche !

### On fait tout qu'est-ce qu'on veut

Le sénateur UMP Serge Dassault a échappé à nouveau à la levée de son immunité parlementaire, le bureau du Sénat ayant rejeté une demande de la justice en ce sens. Fastoche !

### Plus riche de Crésus, tu meurs...

Selon le classement établi Bloomberg, la fortune cumulée des 300 personnes les plus riches du monde a bondi de 385 milliards d'euros en un an pour atteindre le chiffre de 2 700 milliards d'euros... Soit environ 1,5 fois le PIB de la France.

# Météo syndicale



**DIABLE**, il y a du scoop dans l'air et à la une de la presse, toutes tendances confondues. Il paraîtrait que le Medef complot à grande échelle, avec Hollande. Gattaz fils va nous faire regretter Laurence Parisot? Les partenaires sociaux sont devenus des ombres chinoises et « tout pour les patrons » est maintenant la ligne élyséenne... La social-démocratie à la française veut avant tout alléger les charges patronales et déclare des trucs du genre: « Il n'y a pas de prospérité partagée sans compétitivité retrouvée, car l'entreprise est un bien commun à protéger! »

Ne voulant pas être en retard dans le débat social, Thierry Lepaon, secrétaire général de la CGT, donne de la voix. Les agissements des pouvoirs publics lui ouvrent une voie royale et il a beau jeu de dénoncer le bilan et les propositions économiques de François Hollande. Tout cela répondant « point par point au programme revendicatif du Medef »... Enfoncer des portes ouvertes est devenu, on l'aura compris, un nouvel exploit syndicaliste!

Au niveau mobilisation, une nouvelle grand-messe est annoncée pour le 6 février. La CGT y appelle, « le plus unitairement possible », à ce que tout le monde soit sur le pont, « sur les lieux de travail et les territoires »<sup>1</sup>. Une intersyndicale CGT-CFDT-FSU-Unsa se dessine en pointillés... Cherchez l'organisation absente!

Sinon, à Goodyear (Amiens Nord), on occupe le site, on séquestre deux cadres de

l'entreprise pour faire avancer les négociations, mais, le moins qu'on puisse dire, c'est que le processus de lutte a des ratés. Le non-soutien objectif de Montreuil, les cafouillis locaux, où syndicalisme et politique dérapent sur place, ne montrent pas un paysage idyllique. Le rêve d'une coopérative ouvrière est passé aux oubliettes et les indemnités de départ vont commencer à avoir des airs de miroir aux alouettes. Un sursaut syndicaliste avant le printemps?

Pendant ce temps, Édouard Martin, ex-syndicaliste de Florange, se heurte aux épines des socialistes du Grand Est. Certes, avoir prétendu au titre de « cauchemar du gouvernement » et devenir la devanure du PS est un méandre qui peut se terminer dans la déconfiture. Pour un front syndical, il faudra attendre l'après-fievre municipale. Et que fleurisse le printemps qui renverse les marmites!

Jean-Pierre Germain

Groupe Salvador-Seguí  
de la Fédération anarchiste

1. Dixit à la presse Claude Bartoloné, président PS de l'Assemblée, montant au créneau pour défendre la politique sociale libérale de François Hollande.

2. On sent de manière rampante que le terrain social est divisé en territoires distincts, syndicaux d'un côté et politique de l'autre. Non?

## PAVÉ D'ANAR AVEC SADIA ET MAZOGH KROKAGA

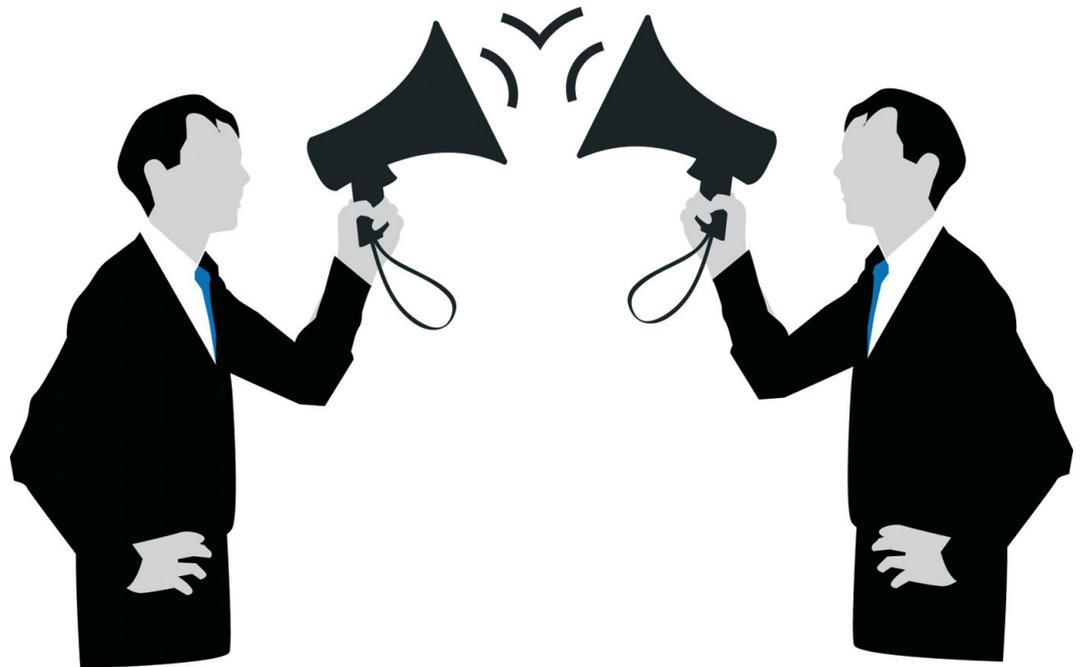


# Nouvelles des fronts

L'ANNÉE 2014 S'ANNONCE de la même eau sale que 2013. Hollande, dans ses vœux aux Français, à ceux qui votent, ou plutôt aux entreprises, a proposé un nouveau pacte de «responsabilités» au Medef pour plus de compétitivité, de productivité et pour l'organisation de la baisse des coûts du travail. Un paquet cadeau aux exploiters de la part de la social-démocratie, une rengaine bien connue et déjà jouée et souvent dansée. Pierre Gattaz en a sabré le champagne et écrasé une larme de crocodile. Et pourtant, pour les salariés, le coup du travail ne cesse d'augmenter et le pouvoir de vivre de s'amoindrir. En d'autres termes, la gauche fait ce pourquoi elle a été portée au pouvoir. Le prochain qui déclare qu'elle ne tient pas ses promesses aura un gage (lire *in extenso* durant un mois les pages saumon du *Figaro*). Inverser la courbe du chômage à grand renfort de contrats de travail «aidés» (déjà pour le patronat) n'a pas suffi, il faut aller plus loin et taper dans les caisses des salaires différés, ce coup-ci probablement les allocs familiales et demain? Les indemnités de chômage et, bien sûr, les retraites et *tutti quanti*!

Quant au bilan 2013, ce sont des milliers d'emplois détruits et des milliers de prolos envoyés à la case Pôle emploi. Le Monopoli social joue à plein, la compagnie Florangea été échangée contre un sac de lentilles électorales et l'âne Martin de la CFDT a bien gagné son avoine. Quant aux rues Conti et Good Year<sup>1</sup>, elles ont été rasées, et la gare Aulnay-sous-Bois<sup>2</sup> fut livrée aux promoteurs. Seules les cases prisons demeurent et la peinture est plus fraîche aux Baumettes. Le travailleur toujours plus philosophe est de plus en plus détaché et de plus en plus soldé à bas prix (+ 47 % par rapport à 2012), le smic n'a pas été rehaussé et les ruptures conventionnelles qui évitent les prud'hommes explosent (320 000 en 2012): promesses tenues!

Dans la dernière ligne droite de la gauche en 2013, la course aux licenciements et aux suppressions d'emplois est allée bon train. Flexcell, panneaux solaires, perd 30 emplois, Lfoundery, microélectronique, en supprime 630, Canon en pulvérise 450, des petits joueurs. Veolia-eau, qui rime avec voleur, noiera 700 emplois en 2014. Dans les transports Mory Ducros, 3 000 emplois sont menacés et la SNCF prévoit 1 500 suppressions de postes au fret et au guichet, Planet Fun (bicyclette) vire 92 de ses 109 salariés. Chez EADS, rebaptisé Airbus, 5 800 emplois passés en soute (2 600 outre Rhin et 1 700



de ce côté). Dans la presse et le livre, ce n'est pas mieux. Le *Midi libre* va réduire son effectif de 10 % et, à *Libé*, ce sont les salaires qui risquent de diminuer dans la même proportion. Les 53 librairies Chapitre sont en liquidation judiciaire et les personnels avec.

Par ailleurs, des mouvements de résistance et de révolte, mais toujours un peu corporatistes ou défensifs, sans coordination ni projet radical. Ça a rué dans les brancards chez les éboueurs de Grenoble pour un 13<sup>e</sup> mois, dans les transports urbains de Marseille pour les salaires et contre la pénibilité du travail, dans les raffineries Total pour le flouze, chez les profs de prépa pour les avantages acquis. Mais aussi des ruades à la SNCF contre la réforme ferroviaire (fusion RFF-SNCF), à *20 Minutes* contre les suppressions de postes, à la SNCM contre les travailleurs détachés dans le transport maritime. Grève chez Lufthansa à Roissy contre les suppressions-externalisations de 199 postes d'employés d'escale.

Ailleurs, Portugal, Lisbonne: grève des employés du nettoyage et des éboueurs du 24 décembre 2013 au 5 janvier 2014 contre la privatisation. En Allemagne, grève sur le site d'Amazon pour obtenir une convention collective et des salaires décents.

Pendant les fêtes ou juste avant, le prix des transports en commun franciliens a bondi de 3 %, la TVA augmente et les demandes d'hébergement d'urgence ont cru

de 15 % en 2013. Le nombre de «bénéficiaires» du RSA a explosé et l'on décompte selon les organisations *ad hoc* 9 millions de chômeurs totaux ou partiels. Et Hollande fait les yeux doux au Medef. Un quart de la population européenne est menacé de pauvreté soit 124,5 millions (sources Eurostat); 500 000 enfants sont sous-alimentés à New York, soit un enfant sur six; 92 000 enfants de moins de 15 ans travaillent au Maroc, soit 2 %. Mais, comme en 2013, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

**Hugues**

*Groupe Commune de Paris  
de la Fédération anarchiste*

1. À deux séquestrations de cadres près toutefois pour l'ouverture de nouvelles négociations sur les «primes» de départ.

2. Sur cette lutte des PSA, n'hésitez pas à lire, un peu long, très célinien, *L'Usine des cadavres* de Silien Larios, aux Éditions libertaires. Une belle démonstration de lutte sociale, de combativité ouvrière et une riche chronique de la trahison des cheffailons trotskistes. Mais aussi une belle pièce de littérature prolétarienne.

# Dieudonné, le fascisme sur les planches

CET ARTICLE a vocation à remettre quelques points sur quelques i, nous n'entrerons pas dans tous les détails faute de place, ça sera fait ultérieurement, plus en détail.

## De l'humour...

Commençons par le début. Dieudonné n'est pas un humoriste, c'est un militant politique d'extrême droite. On peut même dire que c'est un leader fasciste. Il le dit lui-même dans une interview à la chaîne de télévision iranienne Sahar: il utilise le rire comme une arme politique, comme d'autres collent des affiches ou distribuent des tracts. Il dit qu'il parle avec tout le monde, avec tous les rejetés du «système», mais, en réalité, il ne parle qu'avec des antisémites de tous poils (néonazis assumés, soutiens du régime iranien, négationnistes, etc.). Il ne soutient pas les «opposants au système», il ne soutient pas les familles des victimes de crimes racistes, il ne soutient pas les victimes de crimes de la police, il ne donne jamais un seul euro de ses millions à un quelconque soutien au peuple palestinien, lui qui se dit antisioniste et «anti-système».

## Anti-système ?

Parlons de sa quenelle. Il paraît que c'est un geste «anti-système». On ne rentrera pas dans le débat de savoir s'il y a une référence au salut nazi (pour nous oui, vu le bonhomme, ce n'est pas un hasard). Mais comment un geste effectué par des fascistes (Dieudonné, Soral, Le Pen, Gollnisch, etc.), des millionnaires (Dieudonné, Soral, Le Pen, Anelka, Nasri, Noah, Parker, Diaw, etc.), des flics, des gendarmes, des militaires et des matons pourrait être anti-système? Ou alors, nous ne parlons pas du même système...

Parlons de ses fans. Comment appelle-t-on des gens qui, dès qu'ils voient une caméra, agitent des drapeaux français en chantant *La Marseillaise*? Ça aussi, c'est anti-système?

On nous dit que Dieudonné prend des risques en faisant ça. Mais en faisant quoi? Des vidéos sur Internet? Peut-on dire que Norman (de *Norman fait des vidéos*) prend des risques? Et que risque-t-il, concrètement, vu qu'il ne paye jamais ses amendes? Parle-t-il vraiment des gens qui prennent des risques réellement? Parle-t-il des ouvriers de Goodyear qui prennent autrement plus de risques en séquestrant leurs cadres? Et, dès qu'il sort, il sort protégé par des gardes du corps néonazis (il ne pouvait pas le rater, le sigle JNR est tatoué sur le crâne de l'un d'entre eux)...

On nous dit que c'est juste un humoriste, qu'il fait juste de la provocation, mais où est l'humour quand il fait une vidéo de trente minutes pour cracher sur la mémoire de notre camarade Clément Méric, avec Serge Ayoub, le célèbre leader des skinheads néonazis parisiens? Il n'y a pas une seule seconde de rire dans cette vidéo et Dieudonné conclue en disant: «*Finalement, on représente bien la France d'en bas, on a nos différences, mais on combat le même ennemi.*» Où est l'humour?

Comment expliquer que Dieudonné, qui prétend combattre pour la liberté d'expression, soutienne à ce point le régime iranien (qu'il qualifie d'exemple, de résistant au «système»), en nommant un de ses spectacles en hommage à Ahmadinejad, en affichant le drapeau du Hezbollah dans son local politique, en acceptant que le régime iranien finance sa campagne électorale ainsi que son film? Sachant que l'Iran n'est pas exactement un modèle en matière de respect de la liberté d'expression.

Comment expliquer que toutes les associations de soutien au peuple palestinien (des plus modérées au plus radicales) se sont publiquement démarquées et condamnent régulièrement Dieudonné? Sont-elles, elles aussi, vendues au sionisme? Même celles qui organisent la campagne de boycott des produits israéliens? Même celles qui organisent «une flottille pour Gaza» au péril de leur vie?

Quand Dieudonné déclare que les sionistes ont tué Jésus (dans cette même interview à la télévision iranienne), ou qu'ils ont organisé le commerce triangulaire, parle-t-il des gens qui se réclament de cette idéologie créée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ou parle-t-il des juifs? Comment ne peut-on pas constater la proximité évidente entre Dieudonné et Soral, quand ceux-ci sortent des livres, des autocollants, des films ensemble? Quand sur le site de la secte de Soral, il y a une catégorie «Dieudonné»? Rappelons que Soral est un fasciste courant historique (réconciliation des classes sociales dans une grande nation) et un négationniste patenté.

## La peste et le choléra

Peut-on sérieusement soutenir que, si on est contre Dieudonné, alors, c'est qu'on soutient Valls et Israël? Le monde est-il si simple qu'il n'y a que ceux qui soutiennent l'antisémitisme des uns ou l'islamophobie des autres? N'est-il pas possible d'être contre toutes les formes de racisme, qu'elles viennent du sommet de l'État ou d'un leader fascistes mal

caché sous des traits d'humoriste? N'est-il pas possible de condamner tous les États, toutes les dictatures, que ce soit l'État d'Israël ou le régime iranien?

Nous autres, anarchistes, nous sommes autant contre Valls que contre Dieudonné, qui sont les deux faces d'une même pièce. Valls, pour détourner le prolétariat de ses politiques racistes, nous agite son combat de pacotille contre l'antisémitisme. Dieudonné, pour se faire de la pub et diffuser ses idées puantes, se présente comme la plus grande des victimes et le plus grand des résistants. En réalité, ils ont besoin l'un de l'autre, ils ne sont opposés qu'en façade, ils servent les mêmes intérêts objectifs: ceux de la bourgeoisie. Car les intérêts de la bourgeoisie sont de diviser le prolétariat sur une base ethnique ou religieuse. Notre intérêt est de nous unir contre tous les fascismes, contre tous les racismes, contre tous les États, qu'ils soient iraniens ou israéliens, mais aussi français ou étasuniens.

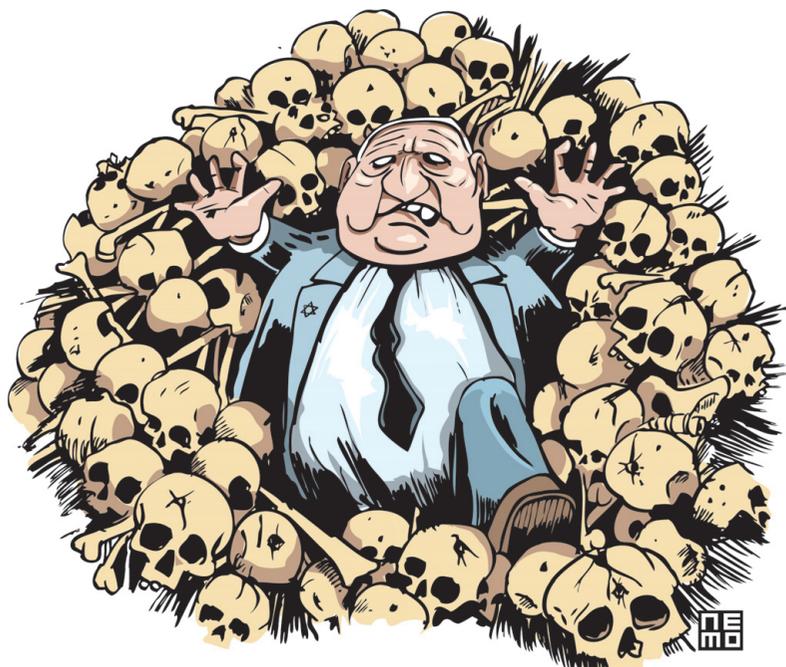
Bali

Groupe Regard noir  
de la Fédération anarchiste

DIEUDONNÉ, LE TRAIT D'UNION  
ENTRE LE F.N. ET LES JEUNES DE  
BANLIÈRES.



# Ariel Sharon, la charogne



**VOILÀ MAINTENANT HUIT ANNÉES** que cette charogne a été plongée dans un coma suite à une attaque cérébrale. Ce qui est invraisemblable, c'est que ce triste personnage a tué et fait tué des milliers de personnes soit maintenu dans une vie végétative et artificielle, alors qu'il ne mérite que la mort. Ne pas laisser mourir ce boucher est une véritable insulte envers les Palestiniens, mais aussi envers le peuple israélien et les Juifs. Car la politique et les actes guerriers, racistes, méprisants et antisémites qu'il a commis font de lui un véritable bourreau et un assassin. Or, aujourd'hui, voilà que ce funeste personnage refait parler de lui. Il serait, paraît-il, en très mauvaise santé et, à ce que l'on dit, à l'article de la mort. À entendre l'ensemble des médias pleurer sur son sort, je me dis que, demain, s'il passe l'arme à gauche, tous pleureront et n'auront que louanges au bout des lèvres et des stylos. C'est clair que tout est mis en œuvre par la classe politique internationale pour faire de ce répugnant individu un héros, auquel on offrira des obsèques nationales à dimension internationale. Depuis trois jours que les médias nous annoncent, avec des trémolos dans la voix, sa fin proche, il faut bien dire qu'ils ne se grandissent pas. Pas un ne rappelle ses faits d'armes et explique le sadisme, la violence et la cruauté dont il a fait preuve en tant que militaire, mais aussi en tant que ministre et, depuis 2001, en tant que Premier ministre jusqu'en janvier 2006, date de son attaque cérébrale.

Voilà pourquoi il est important de remettre les pendules à l'heure, les barres sur les T. Je vais donc faire un «petit» récapitulatif des forfaits de ce partisan du massacre pour résoudre le problème palestinien : expropriations massives, tortures, tueries que cet assassin a perpétrées ou a fait exécuter lorsqu'il était militaire, ministre de la Défense, de l'Agriculture et Premier ministre. Sa carrière est jalonnée de cadavres.

En 1953, alors qu'il est lieutenant, Sharon crée l'unité 101, laquelle se spécialise dans les raids destinés à terroriser les Palestiniens, afin de

les contraindre à quitter leurs maisons. En septembre 1953, il attaque les Bédouins dans la zone démilitarisée de Al-Auja, à la frontière entre le désert du Negev et le Sinaï. Le nombre de tués est encore inconnu à ce jour.

Le 14 octobre 1953, son escadron de la mort attaque de nuit le petit village de Qiby en Cisjordanie et, maison après maison, il massacre 69 personnes dont une majorité de femmes et d'enfants.

En 1956, pendant l'attaque anglo-franco-israélienne contre l'Égypte, son unité assassine les prisonniers de guerre égyptiens et les civils soudanais ; plus de 200 prisonniers auraient été exécutés et jetés dans des fosses communes.

En 1971, il est l'instigateur de l'opération Caméléons. Cette opération très spéciale a eu lieu dans la bande de Gaza. Elle consistait à se déguiser en Arabe pour les « infiltrer ». Ainsi, des centaines de suspects ont été assassinés sur place ou arrêtés et déportés dans le désert du Sinaï, en Jordanie et au Liban.

C'est lui qui dirigea l'invasion du Liban en 1982, dans le cadre de la fameuse opération Paix en Galilée !

Il prêta également main-forte à la boucherie des phalangistes maronites qui, pendant deux jours, du 16 au 18 septembre 1982, violeront, tortureront, mutileront et tueront des centaines de Palestiniens dans les camps de Sabra, Chatila et Beuj el-Barajueh, près de Beyrouth. Ce sont près de 3 000 personnes qui seront abattues à coups de hache ou de balles dans la tête. Il fut mis en cause et jugé responsable de ce massacre dans son propre pays et a été contraint de démissionner de son poste de ministre de la Défense. Ce qui ne l'a pas empêché, par la suite, de devenir Premier ministre !

En 1974, Sharon prend la tête d'un groupe de colons pour établir un « avant-poste illégal » près de Naplouse. Il renouvelle cette opération plusieurs fois, afin de « judaïser les territoires » ! En tant que ministre de l'Agriculture de Begin, il mena une autre « guerre », celle de l'exploita-

tion massive par l'implantation de zones agraires israéliennes en Cisjordanie et à Gaza. C'est sous sa houlette, entre 1977 et 1981, que plus de 25 000 colons s'installèrent dans les territoires occupés. Ces colons volontaires sont, pour la plupart, membres des groupes religieux fascistes du Gush Emunim (le Bloc de la foi). Ils sont entraînés à former des équipes de tueurs sur le modèle de l'ancienne unité 101 de Sharon.

C'est également lui qui, sous le prétexte de sécurité, fait ériger des murs de 8 mètres de haut sur près de 600 kilomètres de long, à l'intérieur de la Cisjordanie. Le but était non seulement d'isoler les Palestiniens dans des ghettos pour les persécuter à l'abri des regards indiscrets, mais aussi, et surtout, de leur voler leurs terres.

Et, pour en finir avec le curriculum vitae, certes incomplet, de ce funeste personnage, je voudrais rappeler deux éléments très éloquentes qui permettront de bien saisir la nature de cette charogne. Non seulement ce raciste éprouve, vis-à-vis des Arabes, une haine viscérale, mais il n'a également que mépris pour ses concitoyens, car les conséquences de sa politique guerrière et criminelle font que les retombées sont meurtrières (attentats et représailles sont le lot quasi quotidien des habitants d'Israël. Quant aux juifs qui vivent à l'étranger, il ne cesse de les fustiger car, à ses yeux, ils ne sont pas assez « courageux » pour venir casser de l'Arabe au Moyen-Orient).

L'individu a aussi des fréquentations paradoxales, puisque son conseiller en communication, un certain Eyal Arad, s'est mis au service, en Roumanie, du candidat à l'élection présidentielle, le 16 novembre 2000, de Vadim Tudor, un politicien fascisant, ouvertement négationniste et antisémite.

Justhom

# Dans l'isthme de Tehuantepec

Récit d'un voyage mexicain (2/3)



Georges Lapierre

**Le 25 septembre 2005** eut lieu à Unión Hidalgo le premier forum de la société civile afin d'analyser l'impact du couloir éolien de l'isthme sur l'environnement. Si la plupart des délégués des associations indigènes et les militants écologistes présents (nous devons pourtant mettre en exergue l'attitude très ambiguë des militants de Greenpeace, favorables au projet « sous certaines conditions ») étaient fort conscients des dégâts que ce projet allait occasionner, en particulier concernant les oiseaux migrateurs, nous ne touchions pas encore du doigt, si je puis dire, la réalité. Celle-ci allait apparaître peu à peu dans toute son ampleur et dans toute son horreur au fur et à mesure de l'avancée des travaux : toute la région de Juchitán, et en particulier La Venta et la Ventosa, est désormais envahie de molinos. Et cette armée métallique, cauchemardesque, s'avance inexorablement en direction de la lagune, passant sur les terres communales d'Unión Hidalgo, de Juchitán, de Xadani, foulant aux pieds, enfouissant sous des tonnes et des tonnes de ciment le droit ancestral des peuples à la terre et au territoire. Elle se dirige vers la barre Santa Teresa.

La barre Santa Teresa forme, comme une mince presque île qui partage la lagune en deux, la lagune supérieure et la lagune inférieure, avec, tout au bout, Pueblo Viejo. Pueblo Viejo fait partie de la commune de San Dionisio del Mar, peuplement ikoot qui se

trouve en face, sur la rive est. Cette bande de sable et de mangroves d'une trentaine de kilomètres où paissent en liberté quelques vaches fait partie des terres communales de San Dionisio, mais son entrée, à l'ouest, est commandée par Alvaro Obregón, un village de pêcheurs binnizá qui se trouve directement concerné par le saccage industriel de cette barre et la destruction des palétuviers. Au tout début du mois de février 2013, les pêcheurs d'Alvaro Obregón se sont durement affrontés aux flics venus libérés le passage pour les employés de Mareña Renovable ; comme les pêcheurs de Juchitán, eux aussi ont été victorieux et ils n'ont pas relâché leur surveillance, malgré la suspension des travaux par un juge de Salina Cruz ; bien leur en a pris, l'entreprise, après avoir laissé entendre qu'elle se retirait, a repris l'offensive ces jours-ci et elle s'est heurtée à nouveau à la détermination inébranlable des hommes du général Charis. L'idée de l'entreprise est de construire une route qui partirait d'Alvaro Obregón, suivrait toute la barre Santa Teresa pour traverser ensuite la lagune inférieure au niveau du point dit Tileme en direction de Sant Maria del Mar, peuplement ikoot qui se trouve, lui, au bout de la langue de terre qui sépare la lagune de la haute mer. Et, bien sûr, tout au long de cette route, elle sèmerait et planterait des éoliennes sur d'immenses et profonds socles de ciment qui bouleverse-

raient dangereusement toute la dynamique de la lagune.

Nous sommes allés rendre une petite visite aux habitants d'Alvaro Obregón le lendemain matin, en camion, car la voiture est toujours hors de service, de jeunes mécanos travaillant pour un garagiste invisible sont bien venus la voir et la renifler avec promesse de faire le travail, on ne les a plus revus. Nous tombons en pleine assemblée dans l'hacienda en ruine du fameux général. Ils ont décidé d'élire leurs autorités sans passer par les partis politiques, mais directement en assemblée. Déjà, en juillet, lors des élections municipales de Juchitán, ils avaient refusé toute la propagande des partis et placé les urnes hors du village. Ce retour aux us et coutumes marque leur détermination et leur volonté de sortir des filets de la politique dans lesquels, trop souvent, s'emmêlent et s'empêtrent les gens, quand le moindre mouvement ne fait que renforcer l'emprise de ceux d'en haut sur ceux d'en bas. Ils décident de se rendre sur la place du village pour désigner leurs « autorités » : le président et son cabinet responsable des différentes activités de la vie communale, du sport à la santé en passant par la voirie, etc. La police communautaire existe déjà, un commandant très calme et posé et des jeunes du village prêts à foncer, c'est elle qui est chargée de la surveillance de l'entrée de la barre Santa Teresa.

Les habitants se sont agglutinés sur le *zócalo*, les femmes se sont retrouvées ensemble d'un côté et les hommes de l'autre, les quelques partisans des deux partis politiques qui s'opposent dans l'isthme, le PRI et la COCEI, se tiennent à l'écart. Le conseil des anciens, après un discours sur l'importance de l'événement, l'explication de son déroulement, son rôle, et en fonction de quels critères il a choisi les candidats, procède à l'appel de 15 candidats (pour dix conseillers et un président). Ceux-ci se rangent devant et l'élection pour les différentes charges commence. Le président ? L'assemblée ou plutôt quelqu'un dans l'assemblée crie un nom, il est repris ou n'est pas repris, un consensus se fait et se manifeste par un applaudissement général, et ainsi, poste par poste, quelquefois c'est la franche rigolade, mais l'accord sur un nom se fait toujours et, rapidement, les gens se connaissent bien et ils savent qui est le plus apte pour la fonction. Le président, par exemple, à la différence des politiciens de tout acabit, est un taiseux, mais on sent que c'est un homme d'expérience, connu et reconnu par la population. À la fin de cet acte de démocratie directe, il est rappelé l'importance de l'assemblée : c'est elle qui est souveraine et les autorités qui viennent d'être nommées lui sont entièrement dévouées et doivent toujours se référer à elle pour les décisions importantes.

Nous retournons à Juchitán avec la police communautaire, qui accompagne un représentant de l'Assemblée des peuples de l'isthme de Tehuantepec pour la défense de la terre et du territoire invité à cet acte politique, il est sérieusement menacé de mort, comme bien des membres de cette assemblée et c'est pour cette raison que la police communautaire d'Alvaro Obregón l'escorte jusque chez lui.

De retour, nous allons, mon ami et moi, voir un garagiste de sa connaissance, c'est un homme petit, râblai, en maillot de corps et couvert de cambouis, il travaille, pourrait-on dire, à domicile, dans la rue, juste devant sa porte ; il m'inspire confiance, je ne sais pas trop pourquoi, à cause du cambouis, peut-être. Il est d'accord pour s'occuper de la voiture de mon copain, mais à condition que nous la lui amenions. Nous allons trouver les petits transporteurs qui se tiennent dans une rue proche du *zócalo*. Nous en trouvons un qui veut bien la remorquer. A-t-il une corde ? Pas de problème, mais il doit passer prendre sa femme au marché. Une fois sur place, pas de corde, nous demandons aux voisins ; le chauffeur nous dit qu'il va en chercher une chez lui ; le voisin revient avec une corde, trop tard, le chauffeur est parti. Nous l'attendrons en vain. Demain, nous irons à San Mateo del Mar avec la voiture de location d'un couple d'anthropologues brésiliens, jeunes et sympas. Elle est petite, mais nous arriverons bien à nous tenir à six en nous serrant un peu.



San Mateo se trouve sur la langue de terre et de sable qui sépare la lagune, petite mer intérieure, de l'océan. Sur cette bande de terre, qui s'étend de Huazantlán del Río à Santa Maria del Mar (où se trouve l'étroite ouverture de la lagune sur l'océan), a accosté, dans les temps reculés de l'histoire, un peuple venu des confins de l'Abya Yala, le peuple ikoot. San Mateo, je m'y étais rendu pour la première fois au cours de l'été de l'année 1997 avec les compagnons du *Rêve d'absolu*, un voilier de 12 mètres parti à la rencontre des zapatistes avec Eugène Riguidel comme capitaine d'aventures. J'ai eu l'occasion de retourner à San Mateo par la suite, je me souviens que nous avons fait un échange de dessins et de recettes de cuisine entre une maternelle de la banlieue parisienne et les enfants d'une « maternelle » d'ici ; c'est ainsi que les petites filles et les petits garçons ikoots ont pu manger des petits pains tout chauds, faits et cuits selon une recette venue du Maroc ! De leur côté, ils ont envoyé avec leurs dessins une recette de soupe de poissons, comme il fallait s'y attendre. Aujourd'hui, la route qui va de Salina Cruz à San Mateo est entièrement goudronnée et les transports collectifs, qui ont remplacé les autobus bringuebalants et vétustes, foncent à tombeau ouvert sur cette route toute droite.

En novembre 2011 s'était tenu à San Mateo, à l'appel du Congrès national indigène (CNI) et de l'Assemblée des peuples de l'isthme de Tehuantepec pour la défense de la terre et du territoire, en coordination avec les autorités municipales et agraires, un atelier de dialogue et de réflexion sur l'impact des entreprises multinationales dans les régions indigènes du Mexique. C'était une commune rebelle, zapatiste, qui avait accueilli le Congrès national indigène. Cette municipalité, qui désigne encore ses autorités selon les us et coutumes, semblait ne pas trop subir

l'influence néfaste des partis politiques, ni des sectes religieuses, et elle s'était opposée fermement à tout projet de construction d'éoliennes sur son territoire. Pourtant, fin 2012 et début 2013, San Mateo allait connaître une tourmente politique digne du vent du Nord quand il fait claquer comme un drapeau la jupe colorée de ses femmes. Les habitants avaient écarté leur président municipal qu'ils jugeaient favorable aux éoliennes ; celui-ci, soutenu par le gouvernement d'Oaxaca, revient au galop et s'impose à la tête d'une troupe de choc grâce à un véritable coup d'État ; malheur aux opposants !

Les consortiums qui construisent les aérogénérateurs sont des facteurs de déstabilisation et de violence dans toute la région. En prétendant imposer leur projet – ce sont des millions de dollars qui sont en jeu, monnaie, monnaie –, ils ont corrompu avec une facilité déconcertante fonctionnaires et politiques et ils tentent d'acheter, avec plus de difficulté, les gens. Ils ont recruté des tueurs et créé des troupes de choc afin de briser toute forme de résistance. Ils ont divisé les populations et encouragé une guerre fratricide entre les habitants ou entre les communes voisines – Santa Maria del Mar contre San Mateo, par exemple. Les peuples, animés par une expérience et une sagesse ancestrales, tentent de ne pas tomber dans ce cycle infernal de la violence. Je me demande cependant si cette volonté d'arrangement, de paix sociale, ne fait pas, tout compte fait, le jeu de ces sociétés à capitaux illimités. La situation semble s'être apaisée à San Mateo, de nouvelles élections ont eu lieu, mais on y sent la présence sournoise d'une volonté étrangère en train de piper les dés. Les amis à qui nous avons rendu visite au cours de ce passage éclair nous confirment cependant que la grande majorité de la population reste fermement opposée aux éoliennes. **G. L.**

# L'art de **bien écrire** pour faire mal

Nestor Potkine



**COMMENT S'ASSURER** qu'un pamphlet sera convaincant, ou, en d'autres termes, comment éviter de ne prêcher qu'aux convaincus ?

En l'écrivant bien.  
C'est-à-dire ?

## Ne dire que ce que l'on veut dire

Cela paraît évident ; c'est rarissime. On veut inciter des locataires à ne plus payer de loyers abusifs. On sait que l'avarice des propriétaires est celle de tous les exploiters. Va-t-on pour autant convaincre la locataire retraitée du troisième, ex-comptable d'une compagnie d'assurances, en comparant son sort à celui d'un mineur bolivien ?

S'en tenir à son sujet, donc. Pour se tenir à son sujet, il faut connaître son sujet. Or, tant de choses méritent d'être améliorées qu'on voudrait écrire sur tout. On soulève alors des problèmes difficiles où pullulent les occasions de montrer son incompetence. L'indignation ne pallie pas l'incompétence.

Quoiqu'une personne très indignée et une personne très compétente puissent produire à

elles deux un pamphlet très efficace.

S'en tenir à son sujet signifie, aussi, ne pas céder à la tentation des digressions. La curiosité intellectuelle est une caractéristique presque obligatoire de l'anarchiste, et plus le problème que l'on traite est compliqué, plus on est tenté de mentionner ceci, cela et ceci encore.

Mais le lecteur d'un réquisitoire contre les centrales nucléaires ne souhaite pas nécessairement y lire l'histoire des betteraves biologiques. Du moins tant que les attaquants des centrales n'ont pas lancé sur la police des betteraves biologiques.

Le danger est le même à un niveau d'abstraction plus élevé. Réfléchir sur l'autorité n'est pas réfléchir sur le capital ; il ne faut exposer ses idées sur le capital que si elles sont essentielles à la compréhension de l'autorité. Rien n'empêche, si l'on a des idées, d'une part sur l'autorité et de l'autre sur le capital, de composer deux pamphlets.

En exposant un raisonnement sur une réalité complexe, on sait que les consé-

quences seront diversifiées, les causes nombreuses, les méthodes multiples ; faut-il pour autant tout, complètement tout, absolument tout, universellement tout mentionner ? Faut-il détailler, à chaque étape, les « structures de pouvoir étatiques, politiques, religieuses, sociales, économiques, syndicales, patriarcales et culturelles » ? Pourquoi ne pas se contenter de « la société » ou « les institutions » ou « le pouvoir » selon le cas ? Faut-il exhorter « les marins, les pêcheurs, les travailleurs des chantiers navals, les ouvrières des conserveries, les paysans, les employés, les fonctionnaires » douze fois dans un seul texte, ou se contenter des « travailleurs de Bretagne » ? On objectera que l'accumulation des données est l'un des facteurs de la preuve, donc de la conviction. Sans doute, mais la répétition de l'accumulation des données est l'un des facteurs de l'ennui.

Ce qui n'est pas nécessaire est nuisible.

## Le dire bien

Un pamphlet est rédigé dans une langue. Une langue a des règles. Rien n'empêche de les jeter aux orties. Rien n'empêche non plus les lecteurs de jeter aux orties un pamphlet qu'ils ne comprennent pas.

L'écriture d'un pamphlet obéit à la loi des vases communicants. L'énergie intellectuelle gaspillée par un lecteur à comprendre la forme obscure, biscornue, ampoulée, prétentieuse, confuse, d'un pamphlet est autant d'énergie qu'il n'aura pas pour comprendre le fond.

Plus les phrases sont simples, moins le lecteur peine.

Moins le lecteur peine, mieux il comprend.

Pas de propositions subordonnées emboîtées les unes dans les autres.

Pas de déplacements, jolis, mais épuisants.

Pas de tournures archaïsantes inutilement raffinées.

Pas de longues phrases de plusieurs lignes, car on ne peut apporter plus d'une idée par phrase que si l'idée véritable de la phrase est constituée par le rapport établi entre les différentes idées présentées dans la phrase (si vous n'avez pas tout de suite compris cette phrase, c'est parce qu'elle est exacte).

Un plan linéaire soulage l'effort intellectuel du lecteur.

Un raisonnement facile à suivre est facile à accepter.

Avec un plan tordu, à virages, le lecteur tombe dans le ravin.

Se méfier des répétitions involontaires. On a vu un pamphlet d'une quinzaine de pages où l'expression « même » (la personne même, l'idée même, la lutte même) était répétée trente et une fois. Attention aux « de plus » introduisant tous les paragraphes, aux « et » successifs dans une... même phrase, à « faire » ou « voir » mis à toutes les sauces. Attention, également, aux fréquentes répétitions d'idées, qui reviennent sous un mince déguisement qui n'a trompé que l'auteur.

Des options lexicales impliquant une virtuosité sémiotique liminaire. Pardon ?

Oui, des mots simples.

Exemples.

L'explicitation institutionnalisée des rapports contractuels : le droit.

L'inégalité intrinsèque dans l'allocation des ressources rares : l'exploitation.

La perspective programmatique formelle : le projet.

Le réseau hiérarchisé des transferts de processus décisionnels politiques : l'État.

On espère que ce dévoilement langagier d'une contrainte communicationnelle informera les modules d'actance de votre explicitation programmatique.

Pas de mots amibes. Comme les amibes, ces mots sont si souples, si informes, si banals, si répétés, qu'ils s'infiltrèrent partout.

La vie selon une encyclique papale n'est pas la vie selon un biologiste.

La crise selon un article de magazine n'est pas celle d'un psychotique.

Les valeurs des politiciens réactionnaires ne sont pas, prétendent-ils, celles de la Bourse.

Le fascisme désigne une idéologie et un régime politiques, pas le prurit d'autorité d'un patron.

« Incontournable » qualifie un gros rocher bloquant une piste étroite, pas le clip vidéo d'un ami

Où trouve-t-on les mots amibes à éviter ? N'importe quel exemplaire d'un magazine en utilise la liste complète. À l'inverse, l'attaque des mots amibes de l'adversaire suffit généralement à fournir la matière d'un pamphlet.

Lire, tailler. Relire, tailler. Re-relire, tailler. Re-relire encore, tailler encore, donner à lire à une amie, tailler, redonner à lire à un ami, tailler, donner encore à lire à quelqu'un qu'on connaît à peine, en prétendant qu'il s'agit de l'œuvre d'un tiers de façon qu'on vous donne un avis franc, tailler.

La vanité est le pire ennemi de l'auteur.

---

## « L'indignation n'est pas comme la grippe, il ne suffit pas d'y être exposé pour l'attraper. »

---

### Le dire fort

L'orgue de l'éloquence anarchiste n'a que deux tuyaux : la rage et la pédanterie (oups ! répétition d'une idée déjà exprimée !). Les orgues des catholiques, qui s'y connaissent, utilisent douceur, insinuation, candeur, acharnement, exégèse, prophétie, autorité, chinoiserie, jovialité, poésie, etc.

Combien d'anarchistes ? Combien de catholiques ?

### De l'indignation

Nous sommes indignés. Nous avons raison de l'être. Donc les autres aussi devraient l'être. Or, ils ne le sont pas.

Que faire ? Il ne sert pas à grand-chose de hurler. Nous hurlons depuis un siècle, personne ne nous écoute.

Si l'on veut que quelqu'un signe une lettre de protestation contre les enfants esclaves au Bengale, il ne suffit pas d'écrire : « Les esclavagistes bengalis sont des salauds, ceux qui ne signent pas ma lettre de protestation aussi ! » On doit établir (brièvement) l'existence du travail d'enfants au Bengale, montrer (brièvement) qu'il s'agit d'esclavage, décrire (brièvement) les conditions de vie des enfants esclaves, suggérer (brièvement) que si la fillette du signataire éventuel devait, de ses 35 kilos, soulever 800 briques de 4 kilos chaque jour sa croissance s'en trouverait compromise. L'indignation devient alors inutile ; les faits parlent d'eux-mêmes.

C'est une caractéristique regrettable des êtres humains qu'ils préfèrent écouter les faits plutôt que les anarchistes, surtout indignés.

Les faits parlent bien, c'est vrai. Mais en traitant de problèmes abstraits, on n'a pas toujours des faits réels à sa disposition : c'est pour cela que l'on utilise des images. Marx, « la religion est l'opium du peuple » et Lénine, « le gauchisme, maladie infantile du communisme », ont été, en ce domaine, des maîtres. Dans d'autres domaines aussi, hélas.

Les images sont très pratiques parce qu'elles respectent le principe de l'économie mentale : le cerveau préfère traduire l'inconnu en connu. Plus exactement, le cerveau, face à ce qu'il ne connaît pas encore, essaie de voir si quelque chose qu'il connaît déjà y ressemble. Les notions abstraites sont souvent inconnues, ou au moins rarement utilisées. Le pain, l'opium, la maladie, voilà des choses que le cerveau connaît déjà, dont il connaît déjà la nature, les usages, les conséquences.

Mais, attention ! Dès que l'on adopte plus d'une image par phrase, on réveille les poignards du capital qui martèlent les cœurs des mères pour frayer une voie escarpée aux vagues embrasées du fleuve sanglant de la répression aux yeux torves.

### De l'insulte et de l'ironie

Images et ironie sont les deux mamelles du pamphlet. L'ironie est l'art de manipuler le discours de l'adversaire, afin que ce soit le lecteur lui-même, comme un grand, qui comprenne, en son for intérieur, ce que le discours de l'adversaire a de critiquable. On n'est jamais si bien convaincu que par soi-même.

L'ironie, c'est l'air de rien. Attention, l'air de rien s'évapore dès qu'on y verse de l'indignation.

Un expert en ironie ? Félix Fénéon en deux lignes : « Un agent de police, Maurice Marullas, s'est brûlé la cervelle. Sauvons de l'oubli le nom de cet honnête homme. » L'air de rien on lit sans comprendre. On se demande alors pourquoi un anarchiste écrit l'éloge d'un agent de police. On relit. On comprend l'énorme insulte, écrite l'air de rien. On s'en souvient bien mieux que quatre pages indignées, pleines d'insultes non déguisées sur la violence policière. Un autre ? « L'affaire des détournements à la direction de l'artillerie de Toulon se réduirait à rien, d'après l'enquête du directeur. » Trois lignes, l'air de rien.

Épouser l'adversaire ; c'est l'ironie qui nous y pousse.

Pourquoi ? Parce que, pour convaincre les gens, on doit parler leur langue. On ne hurle pas au visage d'une fille de colonel que les militaires sont des assassins. On lui demande à partir de combien de subordonnés tombés au champ d'honneur on est promu maréchal. On ne traite pas d'exploiteur un entrepreneur en faillite. On lui demande quel taux d'intérêt prenaient ses banquiers. Si on écrit que tout porteur d'uniforme est un criminel, les parents, les enfants, les conjoints de soldats ne le liront pas.

Si l'on demande en quoi l'avenir des familles est garanti lorsque les fils, les maris et

les pères partent se faire percer des trous dans l'estomac, elles le liront.

L'accumulation d'insultes ne convainc personne. Il arrive qu'elle fasse rire, en général aux dépens de l'insulteur, comme dans le cas des « vipères lubriques » dont Vichinsky abreuvait des bolcheviks insoupçonnables.

L'insulte colle aux doigts ; le pamphlétaire, qui accuse l'adversaire d'avoir les mains sales, ne la manipule qu'avec les plus grandes précautions.

L'ironie cherche à comprendre les intérêts, les principes, les raisonnements de l'adversaire, pour les prendre par la main en leur promettant une sucette, afin de les violer dans un buisson.

D'ailleurs, la meilleure ironie est celle qui se contente de citer l'adversaire, dans un contexte modifié. Si l'on apprend que l'offensive d'un général s'est effondrée dans le sang, ne suffit-il pas de réimprimer l'élogieuse citation qui accompagnait sa nomination à la tête de l'armée ? Ajoutez des mots de votre cru, et vous tombez de l'ironie dans l'indignation.

La maîtrise de l'ironie exige la maîtrise du ton. N'en changez pas, ou n'en changez qu'au moment de l'impact. Si vous changez de ton trop tôt, vous vous démasquez.

### Des exemples et du dialogue

L'exemple est essentiel. Parce que, comme l'image, il respecte l'économie mentale. Il fait comprendre le pas encore connu grâce au déjà connu. Et puis, le passage constant du concret à l'abstrait, de l'abstrait au concret est convaincant, parce qu'il reproduit le fonctionnement habituel de l'esprit humain. L'esprit examine le réel (la pratique) pour le comprendre (la théorie), puis utilise ce qu'il a compris (la théorie) pour modifier le réel (la pratique).

Le dialogue, ou au moins son apparence, permet de couper l'herbe sous le pied à l'adversaire : on amène, avant lui, les objections possibles. On a donc le temps de préparer les réponses adéquates. Le dialogue n'a pas néces-

sairement lieu entre deux personnages, il est souvent plus efficace lorsqu'il est conduit avec le lecteur. Le meilleur exemple est Freud, qui présente la majeure partie de son énorme théorie en partant de l'expérience du lecteur, en en proposant une interprétation et en finissant par une réponse à ses objections.

### De l'allégorie

La voie royale du pamphlet est l'allégorie. Orwell avec *La Ferme des animaux*, Swift avec *Les Voyages de Gulliver*, Voltaire avec ses contes, ont écrit les meilleurs des pamphlets. L'allégorie est difficile parce qu'elle exige deux vertus contradictoires : une imagination sans frein et une logique sans failles. Mais elle est d'une efficacité sans pareille, car elle conjugue les forces de l'ironie, de l'image, du roman, du conte merveilleux, du rêve, de la démonstration, de la méchanceté et du plaisir.

Une bonne allégorie naît d'une idée très simple, compréhensible par tous : si les animaux pensaient ? Si je me retrouvais chez des géants ? Si je passais de l'autre côté du miroir ? Si nous étions des figures géométriques (Flatland, d'Edwin Abbot) ? Si je n'avais plus d'ombre (Peter Schlemiel, de Chamisso) ? Le plaisir naît ensuite de l'écart entre la simplicité de l'idée originelle et la richesse, concrète, pratique, du monde que l'auteur en tire.

Un exemple récent et libertaire : *Stratégie pour deux jambons* de Raymond Cousse. L'idée simple : un cochon arrive à l'abattoir. Ce que l'auteur en tire : deux cents pages, très drôles, contre la résignation à la société industrielle.

### De la formule

a) La citation.

La citation est l'amie du pamphlétaire. La citation permet de bénéficier d'un concentré de sens à l'efficacité prouvée.

Quant à la citation des phrases de l'adversaire, soit elle dévoile sa noirceur, soit elle

l'expose au détournement de ses idées, sans qu'il puisse se défendre.

b) La formule.

Pourquoi des livres aussi indigestes, aussi difficiles, aussi embrouillés, aussi hautains que le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* de Vaneigem ou *La Société du spectacle* de Guy Debord ont-ils eu un tel succès et une telle influence ? Certes parce que, jargon post-marxiste à part, ils ont dévoilé la vérité de la société du spectacle. Mais aussi parce qu'ils sont parsemés de formules inoubliables.

Et, en Union soviétique, on murmurait : « *Le capitalisme, c'est l'exploitation de l'homme par l'homme, le communisme, c'est le contraire.* » Une seule phrase économisait six cent pages !

L'inversion est à la base de beaucoup de slogans réussis. « *La propriété c'est le vol* », « *Il est interdit d'interdire* », « *Tant qu'il y aura de l'argent, il n'y en aura pas assez pour tout le monde* », « *Soyez réalistes, demandez l'impossible* ». La substitution, un cran à droite ou un cran à gauche, un cran en bas ou un cran en haut, fonctionne aussi très bien : « *Au gouvernement des hommes, il faut substituer l'administration des choses.* » Le bon slogan est souvent poétique : « *Sous les pavés, la plage.* » Il est parfois vulgaire, si la vulgarité n'entame pas la vérité : « *La dictature, c'est ferme ta gueule, la démocratie c'est cause toujours.* » Il est parfois métaphorique si la métaphore est bien tenue, bien filée : « *Les religions qui se font en troupeau se terminent à l'abattoir.* »

Comment trouve-t-on une bonne formule ? Il n'y a pas de recette, hélas, mais une certitude : ce qu'un pamphlet est à une doctrine, son concentré vivant, élagué, aérodynamique, la formule l'est au pamphlet. Un mécanisme si ajusté que rien ne l'enraye. Une démonstration assez longtemps pensée pour être brutale.

Bref, pensez bien, vous ferez mal.

Mais vous feriez bien de penser mal.

**N. P.**



# De l'écotaxe à... l'essentiel



## Jean-Pierre Tertrais

Groupe La Sociale  
de la Fédération anarchiste

**Sous la responsabilité de quelques-uns**, et avec la complicité du plus grand nombre, l'écosystème terrestre a été si malmené depuis un bon demi-siècle que les politiciens aux abois, confrontés à une réalité désastreuse et à une opinion publique plus frondeuse, se sentent acculés à prendre des mesures «écologiques», notamment par le biais d'une «fiscalité verte». D'autant qu'elle peut servir d'écran de fumée, de dérivatif à une «crise»... durable. Intervenant dans le contexte déprimant de la stagnation des salaires et de l'explosion du chômage, ces attaques au porte-monnaie – qui ne régleront rien, même appliquées strictement – suscitent la colère de beaucoup, avec des motivations tristement égoïstes, voire abjectes. D'où une extrême confusion. Essayons, dans ce fatras, de dégager l'essentiel.

### L'écotaxe, de quoi s'agit-il ?

Globalement, il s'agit d'une taxe s'appliquant en vertu du «principe pollueur-payeur» – vaste hypocrisie – aux actions générant des dommages environnementaux, pour contribuer à les limiter ou à en atténuer ou réparer certains effets. Celle qui, en France, a récemment suscité une levée de

boucliers, est issue du Grenelle de l'environnement 2009, qui n'est qu'une pitoyable mascarade. Cette taxe poids lourds, qui devait entrer en vigueur le 1<sup>er</sup> janvier 2014, instaure une taxe sur tous les camions de plus de 3,5 tonnes utilisant certaines routes. L'objectif officiel est d'inciter les entreprises à privilégier des modes de transport moins polluants et des circuits plus courts pour leurs marchandises (comme si le capitalisme avait un quelconque intérêt... à se saborder!). Compte tenu de l'état de la planète, autant dire donner un demi-cachet d'aspirine à un cancéreux en phase terminale! Une confusion délibérément entretenue.

Les petits transporteurs crient à l'étranglement, alors qu'ils pourront répercuter le surcoût sur leurs clients. Les agriculteurs de la FNSEA tonitruent que l'écotaxe affaiblira les filières, alors que l'agriculture productive pompe sans scrupules près de la moitié du budget européen depuis longtemps et stérilise les sols pour produire une alimentation dévitalisée... qui coûte cher à la Sécu. Les politiciens prétendent vouloir lutter contre le travail illégal et la concurrence déloyale, alors qu'ils sont pieds et poings liés au service de la finance internationale.

L'État affirme vouloir financer des investissements dans le sens d'un plus grand respect de l'environnement.

Mais où se trouve le plan massif du ferroutage et du transport ferroviaire de marchandises, alors que la SNCF poursuit au contraire son désengagement du fret ferroviaire ?

À mille lieues d'un projet sociétal respectueux de tous, profitant de la colère, de l'exaspération, du désespoir, et disposant de moyens puissants, ainsi que d'une presse régionale acquise à leurs intérêts, certains profitent de l'opportunité pour canaliser le mouvement social en cours, et notamment le « ras-le-bol fiscal » pour noyer les revendications dans un discours d'union sacrée de sinistre mémoire. Soit pour liquider la République et ses lois contraignantes, soit pour faire de la Bretagne une nation ; comme si le capitalisme breton avait une vocation philanthropique ! Entre autres, le lobby patronal breton, les « élites » de l'Institut de Locarn, centre de prospective économique percevant des financements publics de la région et de l'Europe, mais ne crachant pas nécessairement sur les subsides de l'État-nation à abattre.

Dans le contexte d'une société fragmentée et d'une mobilisation hétérogène, dénonçant la multiplication des rouages administratifs et le labyrinthe des réglementations, la récupération politique, le corporatisme, les idées nationalistes, identitaires, poujadistes vont bon train.

### Sortir du capitalisme... et de l'État

Il importe, pour les salariés, d'identifier clairement l'ennemi. L'adversaire est bien ce capitalisme productif qui apparaît dès le Moyen Âge, et qui se constitue une main-d'œuvre « libre », c'est-à-dire des paysans massivement expulsés (les enclosures), et donc dépourvus de tout moyen d'existence autonome.

Un système dont la seule raison d'être est la recherche du profit maximal dans le minimum de temps. Un système qui, avec l'aide de l'Union européenne, de l'OMC, du FMI, instaure une compétitivité et une concurrence sauvages entre les entreprises, et donc entre les salariés, par le biais des délocalisations, de la sous-traitance, de la flexibilité.

Un système qui, avec le concours de l'État, engendre une régression sociale sans précédent : plans de licenciements, détérioration des conditions de travail, démantèlement de la protection sociale et des services publics, destruction du Code du travail, offensive sur les retraites, politiques de rigueur, d'austérité. Un système aussi qui, en Bretagne (et ailleurs), invite les salariés à défiler derrière les patrons qui les licencient. Il ne saurait y avoir d'intérêts communs entre les exploitants et les exploités, ni de concessions pour défendre un droit à vivre digne.



### Un futur peut-être déjà hypothéqué

Les « fondamentaux » étant rappelés, peut-on pour autant refuser de voir où nous conduit un demi-siècle de « modernisation » ? Peut-on continuer à défendre l'emploi de manière inconditionnelle ? Peut-on continuer à ignorer que le productivisme – y compris celui de l'agroalimentaire breton – nuit gravement, par ses exportations, aux économies locales des pays pauvres ? Peut-on ignorer que lorsque 17 000 emplois sont créés dans cet agroalimentaire dopé par les subventions de la PAC, 10 000 familles paysannes disparaissent tous les dix ans ? Peut-on continuer à croire que le lancement d'un nouveau modèle de voiture va modifier un tant soit peu le chômage ?

La nécessité de reconstruire après la seconde guerre mondiale, la perspective (naïve ?) d'éradiquer la famine par la mécanisation agricole (et donc l'impératif d'assumer l'exode rural) ou de libérer la femme par l'essor de l'électroménager vont transformer la planète en gigantesque laboratoire, en chantier permanent : mégaprojets, énormes infrastructures de communication et d'énergie, aménagement du territoire, remembrements fonciers, urbanisation galopante, grands ensembles anonymes, zones industrielles et commerciales dévoreuses d'espace...

Même les partisans de la lutte des classes (ou du moins beaucoup d'entre eux) ont succombé au mythe d'une croissance énergivore, au triomphe du béton et du bitume,

ne discernant ni le rouleau compresseur du progrès, ni la fabrique désastreuse du consommateur (marketing, publicité, design), ni l'obsolescence programmée des produits.

Enivrés par la perspective d'une civilisation des loisirs et de la consommation, fascinés par les statistiques des taux d'équipement, ce que beaucoup ont « oublié » – ou n'ont pas voulu voir –, ce sont les dégâts humains, sanitaires, environnementaux des modes de production et de consommation, les « effets collatéraux » d'un modèle de développement, les accidents, les maladies, les nuisances, la mise en danger de la santé de l'homme, de son bien-être physique et moral, les différentes formes d'aliénation, la perte du lien social, les laissés-pour-compte de la modernisation, la chute de la biodiversité, la diminution des forêts et des ressources halieutiques, le massacre des sols, l'empoisonnement des différents milieux, le gonflement des flux de déchets parfois hautement toxiques. C'est ainsi que nos technocrates visionnaires ont réussi à quadrupler la production industrielle entre 1950 et 1972. Il fallait « s'affranchir de l'état larvaire », « sortir de la vie végétative traditionnelle ». Productivisme, croissance, expansion, prévision, planification. L'abondance consumériste allait marquer la fin de l'Histoire.

Ce que n'ont pas vu – ou voulu voir –, trop absorbés par la seule défense du pou-

voir d'achat, beaucoup de défenseurs des salariés, c'est que la croissance des pays capitalistes s'est alimentée du pillage du « tiers monde » et du saccage des écosystèmes, c'est que la puissance économique s'est construite sur le dos des colonies, et notamment sur un pétrole abondant et bon marché, c'est que la grande aventure du progrès se solderait inévitablement par un modèle de développement aujourd'hui insoutenable, c'est que les effets à long terme des multiples molécules chimiques seraient difficilement réversibles, c'est que le monde urbain abandonnait tragiquement l'économie du recyclage pour se lancer dans le gaspillage, piétinant des pratiques millénaires de parcimonie et de sens de la mesure, celles qui ont précisément permis à l'humanité de survivre.

Les choix explicites en faveur du développement du transport individuel aux dépens du service public collectif, qui ont conduit à l'hypertrophie du parc automobile (de 3,28 millions de véhicules à moteur en 1953 à 15,92 en 1974), et parallèlement à la baisse du trafic ferroviaire (de 41 300 kilomètres en 1948 à 34 800 en 1974) ont obtenu l'accord de nombreux syndicats, au nom de l'emploi !

### Le massacre de la paysannerie

Mais c'est sans doute l'agriculture qui a subi l'attaque la plus rude. Née des surplus d'armes de l'après-guerre, de la « nécessité » de recycler les usines d'explosifs en nitrates, l'agriculture productiviste (donc capitaliste) a détruit des millénaires d'équilibre agro-sylvo-pastoral, des centaines de milliers de variétés végétales.

Oubliant que, dans un sol vivant, on peut compter quatre milliards d'animaux à l'hectare, cette agriculture a évacué les fonctions naturelles – et gratuites – des écosystèmes pour leur substituer les artifices coûteux et polluants de la pétrochimie et de l'industrie lourde, a rendu les vaches carnivores, a conduit les animaux entassés à des niveaux de densité insupportables à s'entredévorer, et dépense dix calories fossiles pour produire une calorie alimentaire.

Lorsque 15 millions d'hectares de terres agricoles (érosion et urbanisation) sont perdus chaque année, lorsque – en Europe – 90 % de l'activité microbiologique des sols a été détruite (on a d'ailleurs supprimé toutes les chaires de microbiologie pour ne pas s'en rendre compte), lorsque des colonies d'abeilles s'éteignent, alors qu'elles pollinisent 40 % des productions de la planète, lorsqu'à travers les pratiques et les normes, c'est la vie qui doit s'adapter à la machine, alors l'homme se trouve en danger.

Mais faut-il s'étonner que la terre ait été à ce point violée lorsque le « développement » en question est induit par l'hégémonie masculine ? Faut-il s'étonner si la

volonté de dominer la nature s'accompagne de l'acharnement à retirer à la femme (surtout dans les pays pauvres) le principal domaine où elle pouvait exercer son autonomie : l'alimentation ? Ce qui n'autorise nullement à la cantonner à ce milieu.

### Des résistances écrasées

Bien sûr, pour atteindre ces objectifs, il a fallu sortir l'artillerie lourde : propagande officielle, campagnes publicitaires, novlangue, culte du secret, politique du fait accompli, psycho-pathologisation de l'opposant. Pour faire adhérer à la vision linéaire et optimiste de la révolution industrielle permanente, à la perspective d'une société pacifiée grâce à une croissance infinie, à l'utopie d'un monde industriel sans tensions, c'est-à-dire en fait à un « imaginaire bâtisseur », celui des banlieues pavillonnaires et des cités-dortoirs, de l'architecture standardisée, des « ghettos à la verticale », mais aussi celui des Concorde, nucléaire et TGV, il a fallu réprimer bien des contestations, stigmatiser l'« irrationalité » de l'opinion publique.

Et ces critiques de l'« illusion consolante du progrès », ces résistances à la modernisation ne sont pas venues des appareils syndicaux, mais des classes populaires, de certains artistes ou intellectuels. Dans la tradition des briseurs de machines, des révoltes anti-industrielles qui s'inspiraient de l'autonomie de la culture précapitaliste, artisanale et rurale – mouvements réprimés par la force brutale et le matraquage d'un discours « progressiste » – des salariés refuseront d'accomplir certaines tâches, d'exercer certaines professions. Des riverains, des agriculteurs contesteront certains projets d'aménagement « modernisateurs », d'extension ou de rénovation urbaine. Le nucléaire, notamment, cristallisera les hostilités (à Saclay, à Calvi, et ailleurs, des mobilisations cibleront des centres d'essais atomiques). Le déferlement technologique actuel provoque d'ailleurs un renouvellement des luttes : fauchage volontaire d'OGM, résistance à l'emprise du numérique, opposition aux grands projets inutiles imposés, défiance à l'égard des nanotechnologies...

Si le milieu syndical exprime la nécessité de faire face aux pollutions dégradant les lieux de travail et de vie des salariés, dénonce même l'intensification du travail, les cadences, développe la question de l'hygiène et de la sécurité, il demeure, pour l'essentiel, prisonnier de la glorification du travail, de la logique croissanciste et productiviste, contribuant à intégrer la classe ouvrière au système marchand, à l'image d'un Maurice Thorez qui déclarait en 1944 : « Produire, c'est aujourd'hui la forme la plus élevée du devoir de classe. » Et lorsqu'une confédération syndicale s'enorgueillit de vouloir combattre énergiquement le « modèle écono-

mique » de la décroissance, on peut craindre le pire.

### Pour un projet cohérent

Sauvegarder des postes ou des sites à n'importe quel prix – écologique, sanitaire, mais aussi social, humain – est un combat perdu d'avance. Défendre l'emploi sans prendre en compte le sens du travail, la finalité de la production, c'est-à-dire l'utilité sociale des biens et services proposés ainsi que leur impact écologique, relève d'un syndicalisme réducteur qui assimile l'homme au statut de producteur-consommateur. Avec la division du travail, l'organisation tayloriste et la production de masse, le capitalisme a provoqué la rupture entre travail et vie, production et besoins, économie et société. Aujourd'hui, non seulement les travailleurs sont dépossédés de leurs capacités d'expression, de décision, de maîtrise, mais le travail jetable a succédé au travail qualifié et (relativement) protégé. Le cycle infernal des besoins et du revenu traduit bien la centralité du travail.

Les anarchistes ne peuvent se résigner à la seule défense d'un pouvoir d'achat ou à la dénonciation des dégâts sur la santé physique et mentale des travailleurs. Leurs exigences doivent conduire à débattre du type de société souhaité : quels sont nos besoins « réels » ? Quels moyens et manières mettre en œuvre pour les satisfaire ? Les perspectives d'émancipation passent nécessairement par la réduction quantitative et la transformation qualitative du travail, la nécessité de réorienter la production – c'est-à-dire d'éliminer les activités nocives (armements, industrie chimique, gadgets, malbouffe...), de se réapproprier le temps libre, d'autolimiter individuellement et collectivement les besoins en fonction des contraintes écologiques incontournables, et par conséquent la redéfinition du lien de l'homme avec la nature. Changer les rapports de production, mais aussi changer la production elle-même. Place à l'imagination collective et à la coopération.

J.-P. T.



# Histoire

« Si les anarchistes n'écrivent pas leur histoire, ce sont les autres qui l'écriront à leur place. » **Inconnu**

## La revue *La Rue*

### Autre chose, et autrement

*La Rue* est une revue trimestrielle culturelle et littéraire d'expression anarchiste créée en mai 1968 par le groupe libertaire Louise-Michel (Paris, XVIII<sup>e</sup>) de la Fédération anarchiste sous l'impulsion de Maurice Joyeux et de sa compagne Suzy Chevet. Parmi les fondateurs: Roland Bosdeveix, Paul-Gérard Chavet et François Garcia. Le dernier numéro (n° 37) est paru le deuxième trimestre de 1986. *La Rue* reprend le nom de la feuille<sup>1</sup> lancée par Jules Vallès: « *J'entends, écrit-il (sous le pseudonyme de Jacques Vintras) dans son premier numéro, le pas de charge des idées, marqué non seulement par les bottines du journaliste, mais par la chaussure trouée du déclassé, par le soulier ferré de l'ouvrier et même par le sabot du paysan.* » De grandes plumes partageront ces colonnes, en particulier, et pour ne citer que les plus importantes: des inédits de Léo Ferré, Henri Gougaud, Jean-Pierre Chabrol, Roger Grenier, Bernard Clavel, Isidore Isou, Michel Ragon, Louis Chavance ou encore Roger Hagnauer et Jean Maitron. Nous reproduisons ici l'éditorial du premier numéro de *La Rue*, paru en mai 1968.

**LA RUE.** Ce titre évoque le monde grouillant, famélique, pour qui la rue fut le théâtre d'une tragédie où le haillon, la faim, la colère, l'abrutissement, la révolte, la licence comme la vertu servent de toile de fond. C'est dans ce cloaque, d'où des pousses vigoureuses jaillissent parfois, que Jules Vallès a ramassé cette feuille pour la brandir au-dessus des têtes courbées comme on brandit une idée, un mot, un cadavre qui troue le ciel noir et informent les hommes que la lumière existe.

« J'entends, écrit Jacques Vintras dans le premier numéro de *La Rue*, le pas de charge des idées, marqué non seulement par les bottines du journaliste, mais par la hausse trouée du déclassé, par le soulier ferré de l'ouvrier et même par le sabot du paysan. Et dans ce monde on parle de vous exproprier parce que vous encombrez de fétus dz paille le chemin joyeux de la révolution. »

Jour après jour, lorsque les pressions économiques et le courage des hommes le permirent, *La Rue* a inlassablement proclamé que l'homme et son environnement, le socialisme et la liberté, le combat et la réflexion, n'étaient pas incompatibles. La main caressante, la menace à la gueule, l'escopette chargée de louis d'or au poing, le pouvoir, au détour du chemin sinueux que trace l'histoire, guetta le chroniqueur, le philosophe, l'économiste, le théoricien qui, inlas-

sablement, poussaient l'outil tiré par cet animal puissant: le peuple, traçant le sillon qui permettrait des semailles fructueuses.

« Enfin nous sommes en règles, s'exclame Jacques Vintras dans le premier numéro de *La Rue*. La première rue succomba pour avoir parlé de socialisme sans avoir payé sa patente. *La Rue* a en main son reçu qui lui servira de feuille de route. Cela ressemble beaucoup à un passeport de forçat. »

Aujourd'hui, la rue a nettoyé son visage. Aux étages des ses immeubles neufs, rasés de près, aux traits sans caractère, aux yeux sans âme, l'homme satisfait se contemple dans la culture que lui déverse son poste de télévision. Sur sa table de travail poncée par Lévitan, parmi les feuilles quotidiennes qui, noblement et de façon égalitaire, consacrent une page par semaine à la pensée et à la race chevaline, une revue traîne parfois, confisquée par l'autorité paternelle au potache boutonneux qui fait sa désolation. C'est là que nous avons l'ambition de conduire *La Rue*, qui fut le journal de Jules Vallès et qui sera celui d'une équipe qui refuse le terrorisme intellectuel des gens en place et des philosophies nobles qui, quittant la rue, ont traversé la Seine pour s'introduire dans l'officine du quai Conti, ou des « révolutionnaires » qui ont leur couvert chez Drouant.

« Qu'il soit bien entendu, nous informe Jacques Vintas, pour que tous les honnêtes hommes

**La Rue,**  
c'est plus qu'une revue !

*La Rue*, c'est aussi un local anarchiste qui accueille une bibliothèque, qui tient sa permanence tous les samedis de 15 heures à 18 heures et qui accueille régulièrement des conférences-débats animés par les groupes de la Fédération anarchiste.

Adresse: 10, rue Robert-Planquette, 75018 Paris. Web: [bibliothequelarue.over-blog.com](http://bibliothequelarue.over-blog.com).

puissent venir à nous, que le cadre de La Rue sera large, non comme la Commune, mais comme l'humanité.»

Un siècle, qui fut le siècle de La Rue de Jules Vallès, qui a débuté à l'ombre de la barricade et auquel le gilet rouge de Théophile Gautier a servi de drapeau au soir de la bataille d'«Hernani», est mort! Les cœurs se sont rétrécis, les cerveaux desséchés, la société, dans un immense soupir d'aise, s'est affaissée dans la médiocrité économique, l'aventure sociale, l'aventure spirituelle. Béate devant les grands ancêtres, elle ronronne, sort parfois les griffes pour les rentrer aussitôt devant la pâtée, avant de s'assoupir à nouveau, sans vouloir voir l'étreinte qui se resserre autour d'elle jusqu'à l'étouffer.

Un siècle de mort. La société qui en fut le reflet traîne sa nostalgie de l'histoire et la peur du mouvement qui est le signe de la virilité de l'espèce. Sa culture est le chant des temps révolus, son économie est une économie marchande, ses élites, coincées entre l'académisme qui assure des fins de mois confortables et la pulsation du refus qui est l'aliment de l'intelligence, sautillent sur place devant le paterne. Ses ouvriers bien nourris, ayant encore devant les yeux les personnages de Zola qui, les jours de fête, chaussaient leurs sabots neufs pour aller voir les brillants équipages qui descendaient l'avenue du Bois, se mirent dans la carrosserie rutilante de leur voiture achetée à crédit, dans les carreaux roses de leur salle d'eau, dans les mini-trucs de leur femme.

Un siècle est mort, un siècle qui débuta avant la débâcle de 1870 et qui prit fin après la débâcle de 1940. Et la société que ce siècle a enfantée est comme ces meubles massifs dont le temps anoblit l'aspect, que le termite rongé et que le souffle vaporise.

La Rue sera ce souffle. Elle est anarchie dans un temps où, tel le cocon, l'homme s'enserme dans les fils ténus qui l'entravent, le réduisent à la passivité d'un objet et qu'il lui faudrait briser s'il veut atteindre les hauteurs où son imagination le pousse. Consciente que le problème de la société moderne n'est pas un problème d'aménagement intérieur de répartition, mais un problème de civilisation, elle ouvrira ses âges sur la connaissance, sur l'économie, sur l'histoire, sur le lien social, sur l'expression, sur le comportement, sur la vie enfin, qui est mouvement. Organe de culture et d'expression anarchiste, La Rue sera une revue qui, autrement, vous dira autre chose.

« Les fusils partirent, mais les balles ne m'atteignirent point ; elles allèrent frapper d'autres fêtes : il y avait tant de fumée dans l'air — la fumée de la poudre et du sang. Je passai pour mort, me voilà ressuscité. Salut, camarades ! Ressuscité aussi le journal qui fut le bivouac des volontaires, sous l'Empire. On partit de là pour enlever quelques idées à la pointe de l'ironie, cette baïonnette des désarmés », nous dira encore Jacques Vintras.

Bravo, l'ancien ! Et nous ferons en sorte que tu n'aies pas à rougir de nous.



# Le cœur d'Athènes en révolte

DEPUIS LONGTEMPS, je prends la température de la Grèce auprès de mon ami Yannis Youlountas. Franco-Grec, il connaît et comprend mieux que d'autres ce pays et ses luttes au point d'y consacrer, aujourd'hui, un livre et un film qui connaît un grand succès sur les bords de la mer Egée.

Il y a, chez ce gaillard, une conviction qu'il sait partager. C'est que, là-bas, comme ici, plus qu'ici, le fléau du fascisme et de la haine se nourrit de la crise, mais la crise grecque est aussi le lieu de naissance de nouvelles formes d'organisations sociales porteuses d'espoir.

Le long-métrage qu'il a réalisé cette année et qu'il présente depuis quelques semaines partout en France est à ce titre une merveille : de très faibles moyens, mais un cœur gros comme ça et un souffle vivifiant qui emporte tout.

Une grande maîtrise cinématographique permet d'alterner les séquences de luttes, de combats, de manifestations, et les entretiens d'anonymes grecs qui, par engagement et don de soi, deviennent les véritables héros du quotidien.

Pourtant, les premières images dressent un constat terrible, la Grèce a changé, personne ne croyait possible une telle catastrophe et pourtant, l'appauvrissement plus vite qu'une tempête a gagné au point qu'Athènes ne ressemble plus à une ville d'Europe.

Mais voilà, il y a cette petite phrase de Guy Debord sur l'image : « Le temps brûlait plus fort qu'ailleurs. On sentait trembler la Terre. »

Alors que la Grèce subit une nouvelle étape du capitalisme, toujours plus loin dans l'horreur, dans les saignées pratiquées par des médecins économistes fous dignes des pièces de Molière, alors que les manifestations viennent se briser une à une sur la place Syntagma où le Parlement a été transformé en camp retranché, partout l'auto-organisation est prônée comme forme de résistance, et le slogan « Ne vivons plus comme des esclaves » fleurit sur les murs, en

particulier dans le fameux quartier Exarcheia.

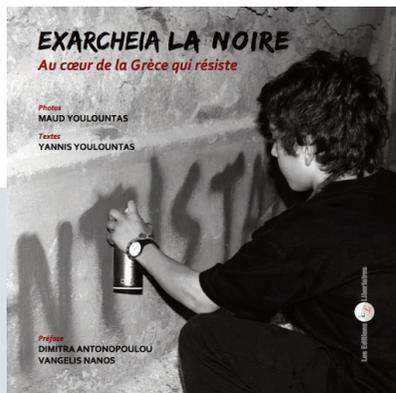
C'est à ce quartier que Yannis Youlountas et sa compagne Maud viennent de consacrer un livre aux Éditions libertaires, poursuivant ainsi une sorte de dialogue avec le film. Maud a photographié en noir et blanc, les visages et les murs, les joueurs de cartes et les tags, les affiches. Ses photographies ont une âme, mieux que l'image animée elles permettent de fixer un visage et d'y lire l'émotion, la lutte, la joie ou la tristesse. Plus de soixante-dix photos sont ainsi accompagnées des textes de Yannis.

Exarcheia, pour le commun des mortels, pour celui qui n'entend et ne voit que les médias officiels est le quartier de l'insécurité, de l'immigration clandestine, de la drogue et de la violence, mais à la vérité, c'est ici que bat le cœur d'Athènes, et le cœur d'Athènes chante la révolte, la solidarité, l'accueil des sans-papiers, l'alternance humaniste, libertaire et antifasciste. On a ouvert des dispensaires gratuits, des lieux d'expérimentations sociales, on a moins d'argent, moins de travail, mais plus de temps pour inventer l'avenir, un avenir sans télé, sans radio commerciale, mais avec des livres, des éditeurs, des jardins communautaires, des magasins de gratuité.

C'est dans ce monde à naître, cet exemple grec que nous guident Maud et Yannis. Ils ont trouvé là-bas des clés qui pourraient bien ouvrir demain nos propres serrures.

**Thierry Guilibert**

*Groupe Nous autres  
de la Fédération anarchiste*



Maud et Yannis Youlountas, *Exarcheia la noire*, Éditions libertaires, 2013, 14 euros. Disponible à la librairie du Monde libertaire, 145, rue Amelot, 75011 Paris.

# Ces clowns que l'on croit connaître

**SUFFIT-IL DE SE METTRE UN NEZ ROUGE** pour devenir un bon clown ? Trop simple. C'est ce que nous raconte *Tout va bien* (1<sup>er</sup> commandement du clown), le film coréalisé par Pablo Rosenblatt et Emilie Desjardins, tourné au Samovar, une école de formation de clown située à Bagnolet, dans la région parisienne. Nous accompagnons pendant quatre-vingt-dix minutes le parcours initiatique de dix filles et quatre garçons qui, durant deux années, vont tenter de « chercher leur clown ». *Le Monde libertaire* était invité à le découvrir, avant sa sortie sur les écrans le 19 février 2014.

Une nouvelle « brigade » d'élèves arrive au Samovar. Une rentrée des classes. Classique. Le directeur de l'école les accueille et les invite à se présenter. Certains d'entre eux ont fait le choix de couper court à une activité professionnelle qui ne leur correspondait pas, ou devenue trop contraignante. La caméra va donner corps à l'identité et à l'histoire de chacun, de chaque prénom.

C'est ce garçon formaté au parcours du parfait élève des grandes écoles qu'une première expérience dans le monde du travail a échaudé.

Une infirmière spécialisée dans un hôpital pour enfants atteints de maladies graves, qui a choisi de prendre une bouffée d'air frais durant un congé individuel de formation.

D'autres sont plus jeunes, en majorité des filles, qui, pour la plupart, ont refusé d'entrer dans un monde convenu et ennuyeux, où le seul but à atteindre serait de suivre un long fleuve plus ou moins tranquille, celui d'une carrière banale contre une rémunération sans paillettes.

Quand pour d'autres, c'est spontanément qu'ils tentent l'aventure : ils ont toujours voulu être clowns.

Alors des professeurs (majoritairement clowns) vont les accompagner, quelle que soit leur histoire, dans cette longue initiation envoûtante, non sans tumultes ni passions.

Il s'agit d'abord de se déconstruire. Spectateurs, nous participons à cette remise à

nu qui consiste à abandonner ses acquis, ses automatismes sociaux et ses convictions jusqu'à redevenir vierges.

Accompagnant la caméra de Pablo Rosenblatt, nous regardons ces scènes qui se succèdent, s'enchevêtrent. Imperceptiblement, les numéros qu'Émilie Desjardins a attentivement sélectionnés à notre attention, parfois comiques, parfois tendres ou encore très durs, nous feraient regretter de ne pas en être, nous aussi. On aimerait accompagner ces apprentis artistes dans les étapes les plus difficiles du métier.

Par exemple, comment déclencher le rire du public (qui n'est encore, à ce stade de l'apprentissage, que composé des profs et des autres élèves) ? En recyclant ce qui peut faire rire en société, ou avec ce que l'on tente de cacher le mieux possible au plus profond de soi ? En acceptant de grossir ses défauts ? Ou un peu de chaque ? En tout cas, la tâche est ardue.

Après la théorie, la pratique : l'élève entre en scène. Il doit faire rire, tout tenter pour ce faire, recommencer si c'est raté. Ne jamais renoncer. Et la technique, la mécanique, entrent pas à pas en lui. Pour devenir, un jour, automatismes. *Tout va bien* est un film formidable.

Il nous révèle que devenir clown relève d'un art. Un art qui ne peut faire l'impasse de l'apprentissage des bases et dans lequel chaque individu doit plonger au fond de ses peurs pour les vaincre.

Car, on comprend que le clown évolue toujours au cœur du danger. Un danger potentiel enfermé en lui.

Quel bonheur de voir des élèves arriver à en rire, mais surtout à accepter d'en faire rire !

Car la magie consiste bien à transformer la souffrance et le doute en bonheur. Pris dans cette spirale, on s'attache aux personnages, tous différents et tellement hauts en couleurs.

Après avoir maîtrisé ma peur des clowns, je croyais en pressentir la mécanique,

puisque j'avais grandi. Je sais maintenant, grâce à *Tout va bien* (1<sup>er</sup> commandement du clown), qu'en fait j'en ignorais tout.

J'ai ri et j'ai pleuré avec eux. Je ne les verrai plus jamais comme avant, je les regarderai toujours de l'intérieur. Je presentais confusément que nous avions tous un clown caché en nous, à présent c'est une conviction.

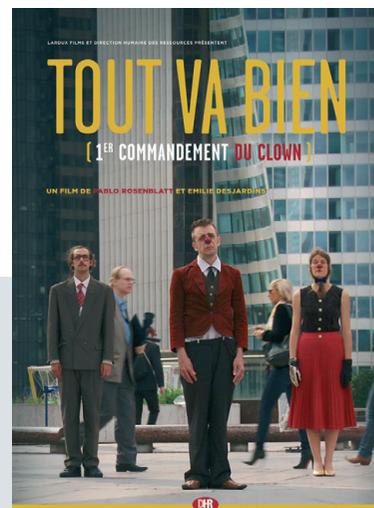
Bravo pour le clown ! Bravo pour ces jeunes qui ont réussi à l'extirper d'eux. Même si leur quotidien est d'endosser les habits du mauvais rôle, celui de l'idiot.

C'est un don qui se travaille. Et en ne démordant pas de sa bêtise souvent grossière, le clown ne remet-il pas en question l'ensemble de nos comportements sociaux, si restrictifs et formatés ?

Un film immense, éclairé et sensible, dont on n'a pas fini de parler...

**Patrick Schindler**

*Groupe Claaaaaash  
de la Fédération anarchiste*



*Tout va bien* : 1<sup>er</sup> commandement, un film de Pablo Rosenblatt et Emilie Desjardins. Toujours à l'affiche dans les bons cinémas près de chez vous. Sinon, attendre la sortie DVD.



**PROPAGANDE PROPAGANDE PROPAGANDE**

### Jeudi 16 janvier

10:00 > 12:00 Chronique hebdo.

### Samedi 18 janvier

11:30 > 13:30 Chronique syndicale.

### Dimanche 19 janvier

15:30 > 17:00 *Des mots, une voix ?* André Pozner pour le livre *Vladimir Pozner se souvient* sorti aux éditions Lux et Cyrille Latour pour son roman *De l'univers visible et invisible* sorti aux éditions L'Amourier

### Lundi 20 janvier

11:00 > 13:00 Lundi matin.

16:00 > 18:00 *Trous noirs*. Terre et radioactivité : avec l'expérience de Tchernobyl et de Fukushima, les nucléocrates sont prêts à « gérer » au mieux de leurs intérêts le prochain désastre. Avec Pierre Péguin, militant antinucléaire de longue date.

18:00 > 19:30 *La santé dans tous ses états*.

### Mardi 21 janvier

18:00 > 19:30 *Pas de quartiers...* Deuxième émission consacré au métal.

19:30 > 20:30 *Parole d'associations*, vie culturelle et associative. Dans le cadre des jeudi du lycée Autogéré de Paris, le thème de la 2e rencontre abordera le stress scolaire le jeudi 23 janvier à 19 h. Nous en parlerons avec Perrine Gambart (prof d'anglais) ainsi qu'un ou plusieurs élèves.

22:30 > 00:30 *Ça booste sous les pavés*. Dimitri HK, tatoueur, qui expose ses peintures, illustrations et mannequins tatoués, à Paris du mardi 14 au dimanche 26 janvier 2014 au 59, rue de Rivoli.

### Mercredi 22 janvier

10:30 > 12:00 Blues en liberté.

18:30 > 20:30 *Femmes libres*. Patric Jean, pour la présentation de son livre : *Pas client, plaidoyer masculin pour abolir la prostitution*.

20:30 > 22:30 *Ras les murs*. Actualité des luttes des prisonniers pour l'amélioration des conditions de détention.



Lecteurs, lectrices, vous pouvez vous fournir en autocollants et affiches, en vous adressant à la librairie du Monde libertaire, 145, rue Amelot, 75011 Paris. Les affiches sont à 7 euros les 50. Les autocollants sont à 2,50 euro les 50.

# AGENDA

## Jeudi 9 janvier

### Paris XVII<sup>e</sup>

13 heures. Manifestation des infirmières de l'Éducation nationale. Place André-Tardieu.

## Samedi 11 janvier

### Marseille (13)

17 heures. Conférence par Philippe Pelletier sur le thème «Géographie et anarchie: quels rapports, quelle émancipation?». Circa, 50, rue Consolat. Entrée libre.

### Paris V<sup>e</sup>

15 heures. Rencontre avec Adolfo Kaminsky sur la résistance antifasciste aux luttes anticoloniales. 34, rue Daubenton.

### Paris XX<sup>e</sup>

14 heures. Débat avec Catherine Lebrun et Christian Mahieux sur le droit de propriété. 6, rue Sorbier.

## Mardi 14 janvier

### Rouen (76)

20 heures. Rencontre sur le thème «Contre les grands projets inutiles: quelles actions?». Librairie l'Insoumise 128, rue Saint-Hilaire.

## Jeudi 16 janvier

### Cendras (30)

20 heures. Conférence-débat avec Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot sur le thème «la violence des riches». Place Salvador-Allende.

### Libourne (33)

19 heures. Tous en coopérative? Une utopie réaliste! Conférence-débat avec Jacques Prades (université de Toulouse). 47, boulevard de Quinault.

### Bègles (33)

20h30. Projection du documentaire de Yannis Youlountas *Ne vivons plus comme des esclaves*. 36, rue du Maréchal-Lyautey.

### Paris XII<sup>e</sup>

20 heures. Pourquoi l'État cède-t-il devant les banques? Projection suivie d'un débat avec Daniel Rome. 3, rue d'Aligre.

## Vendredi 17 janvier

### Pamiers (09)

20h30. Le droit du travail et la laïcité, un combat moderne. Avec V. L'Hôte et M. Sabatte, avocats. Salle Espalioux.

### Rennes (35)

20 heures. Comment la littérature jeunesse influe sur nos représentations? Avec Sylvie Crömer, sociologue. 2, rue de Bourgogne.

### Auray (56)

20h30. Projection-débat du documentaire *Ne vivons plus comme des esclaves*. Pôle municipal du Penher, salle Louis-Massé. Entrée libre. Une initiative du groupe libertaire Lochu et de la FA.

### Saint-Denis (93)

19h30. Projection de *Le Jeûne, une nouvelle thérapie* de Thierry de Lestrade. En présence du réalisateur. La Dionysversité, 4, place Paul-Langevin. Prix libre.

## Samedi 18 janvier

### Paris XVI<sup>e</sup>

14 heures. Manifestation pro-zapatiste depuis le Trocadéro jusqu'à l'ambassade du Mexique. Métro Trocadéro.

## Mardi 21 janvier

### Paris IX<sup>e</sup>

22 heures. Francesca Solleville accompagnée au piano par Nathalie Fortin. 18, cité Bergère.

## Mercredi 22 janvier

### Lille (59)

20 heures. Présentation de *La révolution fut une belle aventure* de P.

Mattick. Avec Charles Reeve, coordinateur et auteur de l'appareil critique du livre, et Laure Batier, Coordinatrice et traductrice. 10, rue d'Arras.

### Paris XII<sup>e</sup>

19 heures. La santé écartelée: entre santé publique et business. Débat avec André Grimaldi, professeur de médecine à la Pitié Salpêtrière, 181, avenue Daumesnil.

## 24 janvier, 7 et 21 février

### Paris XVIII<sup>e</sup>

19 h 30. Cycle de conférences autour de l'informatique. Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les ordinateurs... Animé par Nicolas et Charles, du groupe libertaire Louise-Michel. Bibliothèque La Rue, 10, rue Robert-Planquette. Entrée libre.

## 8 et 9 février

### Rouen (76)

Bobines rebelles invite les mutins de Pangée.

#### Samedi 8 février

16 heures. *Algérie, tours et détours*.

18 heures. *Cinéma Kommunisto*.

20 heures. *Je déboule à Kaboul* (en présence D'Olivier Azam réalisateur)

#### Dimanche 9 février

11 heures. *Sur les toits*.

Cinéma Omnia, rue de la République.

## Du 11 au 19 janvier

Semaine zapatiste: vingt ans ont passé et les zapatistes sont toujours là! Au CICP, à Publico, à La Belle Étoile, à la CNT, à la Maison fraternelle.



# FÊTE DU LIVRE

## DES ÉDITIONS NOIR ET ROUGE

**SAMEDI 8 FÉVRIER**  
**À PARTIR DE 13 HEURES**

**LIBRAIRIE L'ÉMANCIPATION**

**8, IMPASSE CROZATIER, PARIS 12<sup>e</sup>**

**MÉTRO FAIDHERBE-CHALIGNY (LIGNE 8)**

**OU GARE DE LYON (LIGNES 1 ET 14)**

**DÉCOUVREZ NOS NOUVEAUX**  
**LIVRES ET DES CENTAINES**  
**DE LIVRES D'OCCASION**

